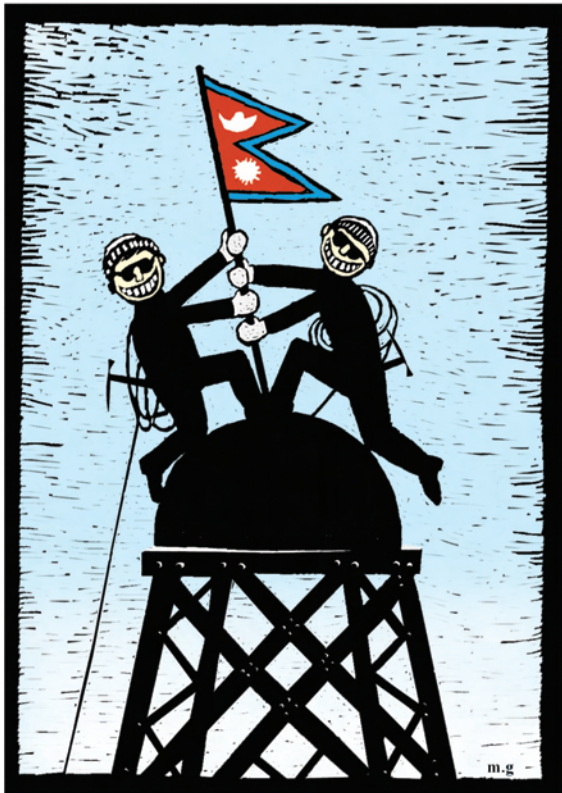


Pierre Charmoz

Première ascension népalaise de la tour Eiffel et autres cimes improbables

Illustrations de Michel Guérard



Sous la cape

Dans la même collection

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

*Pas facile de se faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.*

À paraître

PIERRE CHARMOZ et STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

*Après avoir été mordu par le comte Madou,
un trader se réfugie dans la célèbre vallée du Yosemite.
Le néovampire sème la désolation dans le petit monde
de la grimpe californienne.*

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

*Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.*

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

*Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la struggle for life.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !*

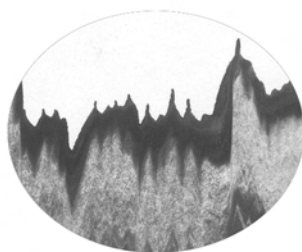
PREMIÈRE ASCENSION NÉPALAISE
DE LA TOUR EIFFEL
ET AUTRES CIMES IMPROBABLES

Pierre Charmoz

Première ascension
népalaise
de la tour Eiffel

*et autres cimes
improbables*

ILLUSTRATIONS :
MICHEL GUÉRARD



Sous la Cape

Sommaire

En guise de marche d'approche.....	9
Première ascension népalaise de la tour Eiffel	11
L'Indicateur Bertrand	27
L'Abominable.....	49
Première ascension de Dieu par la face nord.....	81
Notes d'exploration dans les monts du Lieu commun	89
Dialogue au bout du fil	99
Aubergenville 2000.....	127
Pierre Charmoz	137

En guise de marche d'approche...

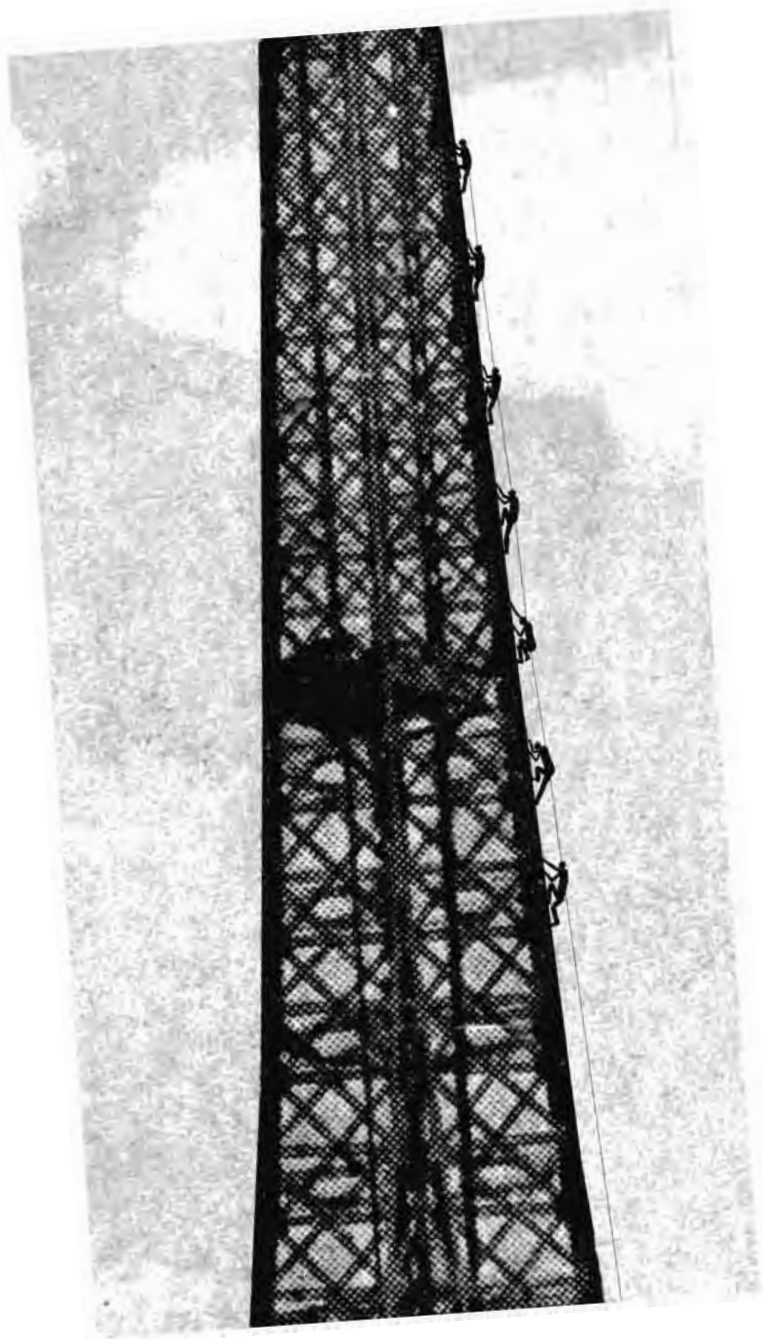
« Il poursuit sans s'arrêter à une nouvelle subtilité du raisonnement et, pour parvenir à la beauté du discours avec la force du corps raidie par le froid, il place quelques pensées de Platon, X... estimant comme d'habitude que l'esprit supérieur est inutile. C'est un cœur immense, environ cent vingt mètres, rempli de grands effets et de glorieuses entreprises. Il suit les plus sages conseils qui, par je ne sais quelle idée, s'arrêtent net. Miracle de la nature, on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous, mais qu'au moment de se rencontrer ils se sont boudés ! La forme des desseins est exposée ; mon héros, posé sur un minuscule prodige, glisse et se retrouve bloqué par le succès, pendant lamentablement au-dessous de la première gloire. Il repart, mais les plus étonnants succès sont insensibles. Délicatement, il s'efforce de garder la gloire acquise. Les estomacs forts, larges, capables de digérer tout, qu'il a autour de la ceinture, le rejettent en arrière ; à nouveau il sent ses qualités sur le point de quitter leur perfection minuscule. Avec précaution, il porte le travail de ses sentences vers la droite, effectuant un grand exploit. Il sent la chute, cette fois-ci aux conséquences plus graves... »

Pierre MAZEAUD, *Montagne pour un homme nu*.
« Peut-être parmi les grands », p. 98-99, éd. Arthaud.

Baltasar GRACIÁN, *Le Héros*.
« Quel doit être le caractère du cœur dans un Héros », p. 35.
« Exceller dans le grand », p. 47, éd. Champ Libre.

Première ascension
népalaise
de la tour Eiffel

*Journal de Sherpa 1,
chef de l'expédition.*



Le texte fait partie du spectacle de Denis Déon,
Les cimes improbables,
produit par la Compagnie Blöffique
et la Comédie de Valence en 2010.

3 juillet. 15 h 30. Juste avant que l'avion ne se pose sur l'aéroport d'Orly, le rideau de nuages se déchire; nous embrassons d'un seul coup d'œil tout le massif. À l'ouest, les grandes tours de la Défense; plus au sud, le monolithe solitaire de la tour Montparnasse et, juste devant nous, le but de notre expédition: la tour Eiffel!

Toute l'équipe se presse contre les hublots. Nous sommes suffoqués par tant de grâce et d'élégance. Un peu angoissés, aussi. Un indigène essaye de nous dire quelque chose:

– *Ça, c'est Paris!* *

Par signes, je lui fais comprendre que je ne parle pas sa langue. Sherpa 6 lui donne quelques friandises.

16 h. L'avion se pose. Comme nous sortons, le soleil nous fait cligner des yeux. C'est la belle saison. Dans l'avion, un indigène, qui parlait un peu népalais, nous a dit que la Météo¹ prévoyait du beau temps pour les jours à venir. Tant mieux!

18 h. Les 350 caisses de l'expédition sont déchargées. Déjà des porteurs se bousculent, hommes, femmes, enfants, tous criaillant et déguenillés. Ce sont les

1. Divinité climatique.

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

*Smicards**. Nous en embauchons trois cents, pour quelques francs par jour ; ce n'est vraiment pas cher !

19 h. Sherpa 5 distribue à chaque porteur une paire de baskets fabriqués à Hong Kong. À notre grande surprise, ils ne les mettent pas aux pieds, mais se les attachent autour du cou. Sherpa 2, qui en est à sa seconde expédition, m'explique que les *Smicards* préfèrent marcher pieds nus pour économiser leurs *grolles**, qu'ils revendent par la suite, pour arrondir leur maigre salaire. Curieuse coutume, en vérité !

4 juillet. 8 h. En route ! Après quelques instants de confusion, la longue cohorte des porteurs s'ébranle. Qu'ils sont sales, dépenaillés et criards ! Mais ils ont l'air courageux et pleins de bonne volonté. La nuit à l'hôtel n'a pas été de tout repos. L'excitation de l'aventure, sans doute.

D'après le chef des porteurs, nous n'arriverons pas aux portes de Paris avant la tombée du jour. Sherpa 10 photographie les badauds qui se massent sur notre passage. Quelques enfants tendent la main. Nous leur lançons des poignées de riz, mais ils ne font aucun geste pour le ramasser !

12 h. La halte. Sherpa 8 en profite pour inspecter les charges. Nous avons perdu deux colis sur un *passage clouté** (les deux porteurs se sont fait écraser). Sherpa 8 me rassure : les deux charges se composaient de frites surgelées pour les repas des porteurs ; ce n'était pas notre

précieux matériel d'escalade. Tant pis pour les porteurs, ils se rationneront !

16 h. Les *Gébachems*² viennent à notre rencontre ; ce sont de solides gaillards, au sourire avenant. Notre interprète leur souhaite la bienvenue dans cet idiome charmant que nous ne comprenons malheureusement pas. Sherpa 10 les photographie, tandis qu'ils prennent des poses avantageuses, piolet en avant et visage buriné légèrement en retrait. Je souris de tels enfantillages.

20 h. Nous voici aux portes de Paris. Nous établissons le campement dans le *Parc des Expositions*^{*}, immense esplanade d'une propreté douteuse. Quelques officiels nous rendent visite. L'interprète nous présente le *maire*^{*} de la ville. Ce doit être un personnage important : il porte une *cravate*^{*}. Il prononce un long discours, où je relève les noms d'*Attila* et de *sainte Geneviève* ; d'autres encore. L'interprète me glisse à l'oreille qu'il s'agit de personnages importants du folklore local. Je m'incline devant le maire et lui offre quelques caisses de produits népalais. Il s'incline à son tour, puis quitte le campement.

22 h. Avant de m'endormir. Cette journée m'a paru harassante, bien que j'aie voyagé sans sac à dos – à l'instar des autres Sherpas – pour économiser mes forces. Est-ce l'approche du but d'une année d'entraînement ? ou les mondanités protocolaires des notables locaux, si

2. Porteurs d'altitude ayant suivi une formation spéciale.

gentils mais un peu assommants avec leurs salamalecs. J'écoute les bruits confus du campement ; les chants des *Smicards* ne manquent pas de beauté ni d'une poésie un peu fruste :

*Quand il reviendra
Le temps des cerises...**

Au loin quelques *klaxons** hululent, et de rares *sirènes**. Martine, la porteuse que j'ai affectée à mon service personnel, m'apporte le thé, parée de ses habits du soir, que l'on nomme ici *pyjama**. Elle fait mine de se glisser dans mon duvet, mais je lui fais comprendre que je suis fatigué. Elle affiche alors une mine boudeuse d'enfant contrariée. Je lui pince les fesses et le sourire revient. Décidément, les femmes de ce pays ne diffèrent guère des nôtres !

5 juillet. 7 h. Le brouillard ! Nous sommes consternés, mais l'interprète nous rassure : ce n'est qu'une brume passagère de CO₂, très fréquente en plaine. Nous nous regardons en souriant. Sherpa 3 fait allusion au stage d'entraînement que nous avons suivi à Katmandou, avant notre départ : trois semaines dans un *parking**, hermétiquement clos, à respirer ce gaz particulier appelé *échappement**.

8 h. Le brouillard se maintient par nappes lourdes, mais se déchire par endroits. Nous devons rejoindre la rivière locale (la Seine), que nous longerons jusqu'au pied de la Tour.

9 h. Le brouillard s'est levé. En même temps qu'une grande clameur dans les rangs des porteurs. J'envoie Sherpa 4 se renseigner. Il me rassure : ce n'est qu'une *Smicarde* qui s'est évanouie en passant au-dessus d'une *bouche de métro**. Sa charge a glissé dans la crevasse. Mais là encore, plus de peur que de mal : rien d'autre que les médicaments pour les porteurs. Notre précieux matériel est sauf!

10 h. Nous débouchons dans la rue Saint-Charles. Nos gorges poussent un grand cri d'enthousiasme, répercuté en mille échos par les façades des immeubles. Les autochtones, occupés à des achats divers, se retournent, surpris. Ils ne semblent guère partager notre joie : *Elle* se dresse devant nous, majestueuse et encore embuée de la brume matinale. Quelle splendeur ! Ah ! je ne regrette pas les milliers de kilomètres, les difficultés d'organisation de l'expédition, les mois d'anxiété et de préparation : cette apparition dissipe les brumes du passé comme le brouillard matinal. La tour Eiffel !

10 h 30. Sur notre gauche, le massif Beaugrenelle étage ses lourdeurs sans grâce.

– Tout juste bon pour une expédition tibétaine, ricane Sherpa 9.

Nous nous esclaffons tous à ce bon mot, même les *Gébachems* qui n'ont pourtant rien compris.

Comme j'ai hâte d'arriver à pied d'œuvre ! Je fais distribuer aux porteurs des frites hâtivement rissolées à l'huile. Ils paraissent se délecter de cette nourriture

médiocre et acceptent d'accélérer le pas. Même les enfants – qui ont pourtant les pieds ensanglantés par les tessons de bouteille et autres débris tranchants du chemin – se mettent à galoper comme de jeunes yétis, malgré la souffrance qui leur tord le visage. Je les admire.

11 h. Voici la Seine. C'est un torrent boueux. Quelques ponts de pierre, qui me paraissent vétustes et peu sûrs comparés à nos ponts de liane, enjambent les eaux de place en place.

Les *Smicards* descendent sur la berge et vont boire à même l'eau jaunâtre. Je fais la grimace et demande à Sherpa 7 de déboucher une bouteille d'eau du Gange. Un porteur tombe à l'eau ; il est rapidement entraîné par le courant et disparaît à nos yeux.

Les *Géhachems* répartissent sa charge entre les autres porteurs, qui protestent faiblement.

12 h. Enfin au pied ! La Tour dresse ses trois cents mètres de fers élégants, d'entretoises gracieuses, de plaques de renfort aux reflets gris... Quelle fête pour les yeux ! Quelle joie pour le cœur !

Le sommet se perd dans le bleu du ciel. Ah ! je ne regrette pas ce voyage et l'angoisse me serre délicieusement l'estomac quand je lève la tête. Un cri. Je me retourne, agacé. Un porteur disparaît dans un bassin. Malgré les efforts de ses compagnons, le malheureux est entraîné au fond par le poids de sa charge. Je hausse les épaules : ils sont comme des gosses ! On ne peut tout de même pas être derrière eux à chaque instant (comme on

le dit dans ce pays : *Gardarem lou Larzac!*, ce qui signifie, si j'ai bien compris, *Garde-toi, Dieu te gardera!*).

Pour calmer le mécontentement des autres porteurs, j'ordonne une distribution générale de frites.

14 h. Le matériel est déballé. Quelques touristes nous regardent avec admiration (ou stupeur?). Nous leur retournons leur regard, un peu condescendants, il est vrai. Ce n'est pas tout à fait de l'orgueil mais, nous autres, les conquérants, nous avons choisi la voie étroite et nous avons bien le droit d'avoir nos petites faiblesses.

15 h. Pierre, le chef des *Gébachems*, vient au rapport. Nous avons perdu treize porteurs : cinq accidents de la « circulation » (que le terme est original!), trois noyades, trois chutes dans des bouches de métro ou bouches d'égout ; une femme et un enfant sont morts d'épuisement – mais à qui la faute ? Je ne me sens guère responsable : après tout, personne ne les oblige à porter des charges aussi lourdes. D'un ton un peu sec, j'en fais la remarque à Pierre. Il comprend que ce n'est pas le moment de gâcher un pur instant d'exaltation sportive et esthétique par de misérables détails d'intendance ; il se retire en s'inclinant.

16 h. J'attaque la première longueur. Le contact avec le métal est beaucoup plus chaud que je ne le pensais. Les boulons des plaques d'angle constituent d'excellentes prises pour les pieds et les mains. La pente n'étant guère prononcée, je m'élève rapidement.

18 h. Quel sentiment de solitude ! Perdu dans ce

monde déshumanisé, cet univers de métal, j'ai l'impression d'être blotti entre les bras d'une bête gigantesque et bienveillante.

18 h 15. Les touristes s'agglutinent sur la plate-forme du premier étage et font des commentaires. Certains, même, rient. Je leur jette un regard noir et assure la fixation de la corde sur une entretoise. Elle se tend et Sherpa 2 commence sa lente ascension aux Jumars. Il me rejoint et ne paraît guère essoufflé, excité plutôt (il est vrai que nous grimpons sans sac à dos; les *Géhachems* se chargent du portage). Sherpa 3 le rejoint rapidement, puis 4, 5, 6, 7, et 8. 9 et 10 encadrent les *Géhachems*, qui paraissent peiner un peu.

21 h. Bivouac. Paris est une ville immense et ses lumières, qui s'allument un peu partout, nous saluent et nous encouragent. Nous suspendons les hamacs entre deux entretoises. Les *Géhachems* s'amarrent comme ils peuvent (pour des raisons d'économie, nous n'avons pas prévu de hamacs pour eux).

6 juillet. 5 h. Un grand cri déchire les premières lueurs de l'aube; je me réveille en sursaut. Un Géhachem, mal attaché, a basculé dans le vide, entraînant sa charge dans sa chute. C'est ennuyeux. Renseignement pris, il s'agit des vivres pour les *Géhachems* et du sucre pour le thé. Tant pis, nous boirons le thé sans sucre! Il faut savoir faire face à l'adversité...

6 h. C'est reparti. Toujours les plaques et les boulons.

À la longue, ça devient monotone. Mais, chut! je ne dois le dire à personne. Bien sûr, nous aurions pu choisir d'escalader la tour Eiffel par l'ascenseur, mais une cordée japonaise l'a déjà fait l'an dernier; je trouve notre itinéraire plus élégant et audacieux.

8 h. L'inclinaison devient sévère et je progresse avec précaution sur le métal que la rosée rend glissant. Relais. Corde fixe. Jumars. Sherpas 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. *Géhachems* puis Sherpas 9 et 10. Je repars.

9 h. Nouvel incident. Une corde s'est rompue par frottement contre une entretoise mal ébarbée. Deux *Géhachems* précipités dans le vide. C'est le prix que nous devons payer pour de tels exploits. Heureusement, jusqu'à présent, l'équipe népalaise est saine et sauve.

11 h 30. Le sommet est tout proche à présent. Il nous domine d'une trentaine de mètres et je regarde avec angoisse le rebord surplombant de la plate-forme sommitale. Les *Géhachems* soufflent et semblent épuisés. Peut-être est-ce la raréfaction de l'air? ou le manque d'entraînement au CO₂... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que d'autres incidents perturbent le bon déroulement de l'expédition et mettent en péril la sécurité de l'équipe népalaise. J'ordonne une halte d'une demi-heure.

11 h 45. Je regarde les *Géhachems* manger. Il faut respecter les peuples et leurs cultures, c'est vrai, mais tout de même! qu'ils mangent salement, mordant à même dans leur répugnant *saucisson** empestant le porc mal cuit, buvant au goulot cet affreux liquide rouge (*vin**) qui pue

la fermentation mal contrôlée. Un *Géhachem* me tend la bouteille. J'essaie de refuser poliment mais il insiste et je dois – quelle horreur! – porter le goulot à mes lèvres et faire semblant de boire. J'imité leur claquement de langue; il a l'air content et me dit, dans son idiome:

– *Ça fait du bien par où ça passe!* *

Je hoche la tête.

13 h. C'est l'assaut final. Je me redresse sur la dernière entretoise avant d'aborder le surplomb sommital. Il va falloir équiper l'obstacle, sinon les *Géhachems* ne passeront jamais. J'ai envie de les laisser là, et de finir en courant. J'avoue que ce n'est pas très sport... et je commence le dur et mortifiant travail d'équipement.

15 h. Voilà! Tout le monde est réuni au sommet (sauf deux *Géhachems*, tombés dans le passage du surplomb). Je déploie le drapeau népalais, qui flotte bellement dans le vent frais. Sherpa 10 me photographie devant, et je dois prendre une pose avantageuse, le piolet en avant et mon visage buriné légèrement en retrait.

7 juillet. 17 h. L'avion vient de décoller. Je me penche par le hublot et contemple la tour Montparnasse, joyau solitaire et encore invaincu. Nous reviendrons!

*Traduit du népalais
par Pierre Charmoz.*

Première édition : Deleatur, 1984.
Deuxième édition : Ginkgo, 2002.

L'Indicateur Bertrand



J'avais quitté la police après le lâche abandon de mon adjoint Pajot¹. Je venais d'emménager dans les locaux de la «Devisoux and Co», ayant pignon sur la plus chic rue de Chamonix et j'étais sur le point d'engager un type bien introduit dans le milieu, un certain Bertrand, un bon indicateur à ce qu'on m'avait dit.

Je l'attendais ce matin-là, contemplant le glaçon moribond au fond de mon verre de lait. J'allais me servir un autre verre – je savais que la journée serait chaude et dure à la nuque, et je me sentais le besoin d'un petit remontant. Au moment où je posais la main sur la bouteille de Candia, j'entendis frapper à ma porte. J'esca-motai la bouteille dans le bar réfrigéré, vérifiai que le marteau-piolet jouait sans se fatiguer dans son holster et me dirigeai vers l'entrée.

Ce n'était pas Bertrand.

– Monsieur Devisoux ?

Elle était blonde. Tellement vaporeuse que j'apercevais le mont Blanc en arrière-plan, dans l'encadrement de la porte.

– Je viens pour une affaire délicate...

Je n'osais pas ouvrir la bouche de peur qu'en lui soufflant dessus, elle s'effiloche à la moindre aspérité verbale.

1. Voir *Cime et Châtiment*, éd. Guérin, 2001.

Je baissai la tête et murmurai à la moquette :

– Entrez, ne restez pas dans les courants d’air.

Elle passa devant moi. Ses vêtements étaient remplis à ras bord, du dessous du menton au bas du dos. J’en fus soulagé et le lait gargouilla dans mon estomac. Je tendis la main.

– Asseyez-vous et racontez-moi tout.

Elle se plia en deux sur un siège et beugla comme un veau marin égaré sur le glacier des Bossons.

– Bouh ! Ça fait deux mois que je les attends...

Je me raidis légèrement.

– Je peux vous donner l’adresse d’un excellent gynécologue...

Elle s’essuya les yeux avec un mouchoir en papier orné d’une formule latine appropriée : *lacrimæ volant, morva manet...*

– Vous n’y êtes pas. Je parle de mon fiancé et de ma sœur. Ils devaient me rejoindre à Argentière. Nous avions projeté d’embaucher un guide pour la saison et de louer un coquet petit chalet.

Au bout d’une heure, je n’avais rien appris de plus, sinon qu’elle s’appelait Bette et mettait deux sucres dans son café. Mais j’aimais le mouvement de ses lèvres gercées quand elle parlait, et le fond de ses pupilles était d’un noir rassurant.

Lorsqu’elle se leva pour partir, je l’assurai que je ferais tout ce qui était humainement possible – et même un peu plus – pour retrouver les chers disparus. J’avais déjà,

il est vrai, ma petite idée : sûr que le fiancé et la frangine s'étaient trompés de massif et qu'ils l'attendaient à L'Argentière, près de Briançon. Je me servis un verre de lait avec deux glaçons : de l'argent facilement gagné, ça oui ! Puis le doute m'envahit : il faudrait être particulièrement crétin pour se morfondre deux mois dans un patelin, tout ça pour un L'. Les glaçons mouillèrent désagréablement le lait et je commençai à flairer la sale affaire.

Ce jour-là, je ne vis par Bertrand.

*

* *

Le lendemain, la pluie avait tellement séché que le macadam sentait le macaron brûlé. On se serait cru à la belle saison. Pourtant, août remballait ses derniers estivants, abandonnant comme chaque année son tribut de chair fraîche au paysage. Avant de rejoindre mon bureau, je m'arrêtai à l'M me rafraîchir le gosier d'une glace au chocolat bien tassée. Quelques figures patibulaires se détournèrent à mon entrée et le barman expédia deux boules au fond d'une coupe, qu'il fit glisser sur le zinc. La petite cuiller arriva par le train suivant.

- Monsieur Devissoux...
- Mademoiselle Apleurey?

Je m'étais souvenu à temps de son nom ; je la gratifiai d'un sourire qui fit chuter l'isotherme de mille mètres.

Elle se percha sur le tabouret mitoyen. Le barman

fit glisser une deuxième coupe, garnie de deux boules vanille et d'un poisson rouge. En fait, il s'agissait d'une giclée de coulis de groseille, mais ma cliente l'avalait comme s'il s'agissait *réellement* d'un poisson rouge.

– Monsieur Devissoux, je ne vous ai pas tout dit, hier...

– Je m'en doutais bien un peu, rétorquai-je en plissant la moitié d'une narine, comme Bogart dans *Le Faucon maltais*.

C'était faux, évidemment; mais elle s'en fichait. Elle sourit à son tour, l'air de dire: «Vous êtes un malin, ça se voit! Pas facile de blouser un homme qui a les yeux gris», ou ce genre de choses que l'on entend au cinéma, avant le baiser de deux minutes trente secondes. Je me penchai en avant; elle fit tomber sa petite cuiller – je m'étais trompé de scène. Je me baissai pour la ramasser. En remontant, mon regard croisa ses jambes et j'eus l'envie soudaine de prendre le téléphérique.

– Ne restons pas là, dis-je d'une voix pâle.

Nous grimpons sans fatigue le long de la face nord de l'aiguille du Midi. Dans la cabine, je bénéficiais d'une vue confortable. Les parties les plus denses du paysage s'appuyaient contre moi; de grosses gouttes de sueur me dégoulaient dans le cou, malgré l'heure matinale.

Bette expira, j'inspirai. J'expirai, elle inspira. Ce petit exercice pouvait se prolonger indéfiniment, mais la cabine s'immobilisa et nous courûmes vers la rambarde de la plate-forme d'arrivée.

La vallée Blanche ne m'était encore jamais apparue à ce point virginal : l'heure y était probablement pour quelque chose. Je me tournai brusquement vers Bette et lui saisis le menton. Dans le mouvement, le marteau-piolet cliqueta dans son holster.

– Alors ?

Elle me regarda droit dans les yeux, jusqu'au fond de mon âme de canaille, puis murmura :

– Puis-je vous faire confiance ?

– Vous me payez pour ça.

Elle prit une longue inspiration. La rambarde s'écarta de quelques centimètres puis revint à sa place, blingg !

– Je suis fille unique et je n'ai pas de fiancé.

– Je le savais, mentis-je pour la seconde fois.

– Une femme seule peut-elle pénétrer dans un tel endroit sans inventer une histoire ? s'excusa-t-elle en rougissant.

– Hum ! hum ! répondis-je. (Réellement, je n'aurais su quoi dire d'autre.)

Quelques choucas rigolèrent. Je sortis une tablette de chocolat de ma poche et m'en collai un carré au coin de la bouche.

Ses yeux se perdirent dans quelque nuage filandreux ; elle me tendit ses lèvres. J'y déposai un carré de chocolat.

– Merci, murmura-t-elle.

Nous redescendîmes sans hâte, mais le téléphérique allait plus vite que nous. Je savais à présent pourquoi

Bette m'avait engagé. Mais, comme je n'étais pas sûr qu'elle le sût elle-même, je décidai de garder cela pour moi. Aussi est-ce sur un ton faussement détaché que je suggérai d'effectuer, le lendemain, l'ascension de l'aiguille du Goûter.

– Bonne idée! s'exclama Bette. J'adore les pique-niques.

Je ne la croyais pas ignorante à ce point. J'aurais pu tout aussi bien lui proposer de gravir le mont Ararat où n'importe quel machin un peu pointu et convenablement aéré. Aussi, je changeai d'avis.

Le lendemain, nous arrivâmes en fin d'après-midi au refuge du Plan de l'Aiguille. Je montrai l'aiguille de Blaitière à Bette.

– Le Makalu.

– Très beau.

Puis, désignant l'M :

– L'Everest.

– Ah! ça paraît pas très haut.

J'eus soudain envie de l'expédier à Katmandou, avec son fiancé et sa sœur imaginaires. Mais à quoi bon?

– Demain, nous irons au sommet de l'Everest, dis-je avec une grande lassitude dans la voix.

– Chic!

Nous pénétrâmes dans le refuge. Je mis la main au marteau-piolet: quelque chose clochait, ça ne tournait pas rond dans le sens des aiguilles d'une montre. Le

bruit de la chasse d'eau rompit le silence qui avait salué notre entrée. Soulagé, je rengainai.

– Qu'y a-t-il? demanda Bette, vaguement inquiète.

– Rien. Venez.

Nous nous assîmes à l'écart. Je regardai ma montre.

– Vous attendez quelqu'un?

Vu l'heure, Bertrand ne monterait pas au refuge, ce soir-là. Je dus faire une drôle de tête. Bette saisit ma main.

– Ça ne va pas?

– Si, si...

Comment lui expliquer qu'elle s'était trompée de crémerie? que le bureau des guides était juste *en face* la «Devisoux and Co», que je n'étais pas guide, pas même alpiniste... Bertrand seul aurait pu me sauver, puisqu'on le disait bien renseigné. J'avais laissé à son intention un message codé sur mon répondeur téléphonique: «Loue meublé avec balcon panoramique. Tout confort. Petit prix.» Il était trop tard, désormais; je ne pouvais plus faire machine arrière sans perdre la face.

Bette me regardait avec des yeux mouillés. J'avais l'impression qu'une avalanche me bouffait la nuque. Je me levai brusquement.

– Allons nous coucher.

Ses yeux s'agrandirent.

– Mais... nous n'avons rien mangé!

Je cassai une barre de chocolat et lui en tendis la moitié.

– En montagne, mieux vaut avoir l'estomac vide que la cervelle trop remplie.

Elle me suivit docilement vers les bat-flanc. Je me détournai pudiquement tandis qu'elle se débarrassait de ses souliers à clous et de sa vareuse militaire. Quand elle fut nue, elle se glissa sous la couverture et je m'allongeai à ses côtés. Par prudence, je ne quittai que mes brodequins et gardai l'œil ouvert toute la nuit.

Et je fis bien. À plusieurs reprises, des dormeurs tentèrent de nous pousser l'un vers l'autre.

– Pourriez pas vous serrer un peu?

Quelques coups de poing calmèrent les agités et je pus conserver une distance raisonnable avec le corps encore tiède de ma cliente.

*

* *

Lorsque le gardien du refuge nous réveilla, il faisait encore nuit. Je faillis l'assommer. Mais, ayant observé que les autres se levaient sans protester, j'achevai mon geste contondant en mouvement de peigne vers mes cheveux gominés. Je secouai Bette, qui rejeta les couvertures. Je constatai avec soulagement que sa nudité s'arrêtait au cou et reprenait aux chevilles. Elle enfila sa vareuse et ses chaussures à clous et nous nous dirigeâmes vers la salle commune. Après avoir croqué quelques biscuits, je décidai de prendre en filature une ou deux

cordées, dans l'espoir qu'elles nous conduisent, sans s'en douter, vers le sommet de l'Everest, version Chamonix.

Une difficulté imprévue me fit hésiter : dans l'obscurité, comment distinguer une cordée d'une autre ? D'autant que ces gars-là s'habillent tous de la même façon (ce que je trouve assez louche...). J'en repérai une, finalement, composée d'un grand échalas et d'un petit tonneau.

- Alors, qu'est-ce qu'on attend ? s'impatientait Bette.
- Chut !

Au ton de ma voix, elle comprit qu'elle n'avait guère intérêt à insister.

La cordée s'ébranla ; nous fîmes de même. Heureusement, elle partait dans la bonne direction. Je dus user de toute ma science de la filature pour ne pas nous faire repérer. Je ne pouvais guère compter sur Bette ! Elle se cognait dans les cailloux et jurait sans arrêt. Il est vrai que nous avons oublié les lampes frontales. Je maudis intérieurement Bertrand et serrai de plus près mes guides involontaires.

Au bout d'une heure de marche, le second de la cordée se retourna. Comme je lui collais littéralement aux talons – sans qu'il s'en aperçût –, je me butai contre lui.

- Pardon, bredouillai-je, confus.
- Vous allez à l'M, vous aussi ? me demanda l'homme.

Je ne sais pourquoi, sa voix me parut menaçante.

– Non, à l’Everest.

Ma réponse sembla le satisfaire, et il reprit sa route. Nous marchâmes encore une demi-heure. Bette s’es-soufflait. Je lui donnai une barre de chocolat. Elle me remercia d’un signe de tête. Le jour s’était levé et, par prudence, je m’étais éloigné de la cordée traceuse. Ils formaient un couple bizarre, mon petit gros et son grand maigre. Je me demandai si cela correspondait à une spécialisation, comme chez les fourmis. La suite du récit montrera à quel point j’étais ignorant des arcanes de l’escalade.

Nous parvînmes avec discrétion au pied d’une paroi. Le petit gros, en bas, déplaçait la corde tandis que le grand maigre progressait, tel un poireau grim pant, sur la roche. J’avais conservé de ma précédente aventure² une panoplie du parfait grimpeur. Je pris exemple sur le petit gros et entortillai Bette dans un nœud de ficelles dont elle eut le plus grand mal à se défaire.

Quand le tonneau décolla à son tour, je compris que je ne pouvais rester en bas sans éveiller les soupçons de ma cliente. Et, non sans vaillance, je me lançai à l’assaut de la muraille. Mon passage dans les rangs de la police m’avait donné une grande souplesse d’échine et de caractère, qui me fut très utile en cet instant, le plus périlleux de mon existence. Sans trop de difficultés, je parvins à une sorte de renflement du rocher que j’apppris,

2. Voir *Cime et Châtiment*, éd. Guérin, 2001.

plus tard, être un « surplomb » et que j'eus la sagesse de contourner. Bien m'en prit : juste à sa droite, une large plate-forme m'accueillit. J'en fis rapidement le tour des yeux, vérifiai qu'elle ne recelait pas de danger imprévu et m'y hissai en soufflant. Le petit gros s'y tenait déjà. Il me sourit.

– Ça va ? Pas trop dur pour une mise en jambes ?

Je ne lui répondis pas et me renfrognai. Je n'allais pas relever l'ironie de la remarque désobligeante de cet individu – dont la conduite m'avait paru suspecte à bien des égards –, ne serait-ce que pour préserver la bonne opinion que ma cliente avait de moi. D'ailleurs, il quitta la plate-forme presque aussitôt, masquant ses ricanelements sous des soupirs d'effort assez bien imités : tout autre que moi s'y fût laissé prendre.

Bette me rejoignit. En bon état, heureusement. Je ne tenais pas à perdre un morceau de cette fille, dont je n'avais reçu qu'un acompte – c'était d'ailleurs la seule raison de ma présence en cet endroit stupide, à une heure aussi humiliante de la matinée. Bette était ma première cliente depuis l'ouverture de la « Devissoux and Co »... Comment aurais-je pu lui rendre son chèque, parodiant d'une voix rauque Lemmy Caution : « Poupée, tu fais fausse route, c'est à la porte d'en face que tu dois frapper ! » Ah ! mon âme de canaille ne s'embarrasse guère de scrupules.

Avant de poursuivre l'ascension, je m'octroyai une rasade de lait frais. Je tendis la gourde à Bette, qui y

colla ses lèvres avec une obscénité révoltante. Quand elle la retira, la marque du goulot y resta imprimée plusieurs minutes.

Le petit gros avait disparu derrière une arête rocheuse et je me sentis désemparé devant l'immensité de la tâche qui m'attendait. Je ripai plusieurs fois sur le granit et Bette dut – oh! j'en rougis – me pousser au derrière pour m'aider à franchir les deux premiers mètres. Je soufflais comme un phoque albinos et, tout de suite, trouvai ça louche: le petit gros n'avait-il pas soupiré au même endroit? «Il faudra éclaircir cette affaire», me promis-je.

Le reste du parcours fut horrifiant et pénible au-delà de ce qu'un privé efficace et sérieux pouvait humainement supporter. Le deuxième relais fut une oasis de quiétude dans le désert de tremblements qui m'agitaient. Hélas! je n'eus guère le temps d'apprécier ces quelques instants de répit. Je surpris le petit gros en conversation avec un individu *qui n'était pas* le grand maigre.

– Ça va? demandait celui-ci au petit gros.

– Ça va! répondit le petit gros. Mais ça tire dans les jambes.

Je m'aplatiss au sol, m'attendant à une rafale. Rien. Les deux autres me regardèrent, surpris. Je me promis d'être plus circonspect et écoutai attentivement la suite de la conversation. Je fis bien.

– Et plus haut?

– Ça se corse, à ce qu'on dit.

– J'en connais qui ne vont pas être à l'aise, murmura le petit gros.

J'eus l'impression qu'il parlait de moi, mais je n'en laissai rien paraître. Il eût été peut-être plus sage de leur avouer mon incompetence...

À ce moment, j'entendis un drôle de bruit au-dessus. Je levai la tête et vis le grand maigre enfoncer un clou dans le rocher, comme s'il voulait y accrocher un tableau. Il se contenta d'y passer la corde, puis remit son marteau-piolet dans son holster. (C'est alors que j'ai décidé de troquer cet instrument contre un 7,25, plus crédible dans ma profession.)

Le petit gros s'éleva dans la paroi. Le troisième gaillard avait fait venir un quatrième acolyte sur la plateforme. Bette arriva à cet instant. Je pensai :

– Sûr qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde...

Je m'apprêtais à défendre chèrement ma peau et, accessoirement, celle de ma cliente. Ça allait barder. Ma main glissa lentement vers le holster.

– Bonjour, dit Bette.

Ma main s'immobilisa. Quelque chose clochait : Bette semblait connaître les deux mangeurs de lichen.

– Son fiancé... marmonnai-je pour moi seul.

Apparemment, ils n'avaient pas l'intention de se jeter dans les bras l'un de l'autre ; ou ils cherchaient à cacher leurs sentiments profonds devant des étrangers...

Comment savoir? De toute façon, le quatrième lascar pouvait difficilement passer pour la sœur de Bette, à moins qu'elle ne se fût déguisée *exprès*.

Avec regret, j'abandonnai une hypothèse prometteuse d'un avenir meilleur, hypothèse gratuite au demeurant puisque je savais Bette fille unique et détestant les hommes. Mais elle pouvait m'avoir menti, à dessein. Je décidai d'être sur mes gardes et de me méfier de tout le monde.

– Bonjour, dirent ensemble les deux fixe-crampons.

J'essayai de faire comprendre à Bette qu'il pouvait être dangereux d'entamer une conversation avec les – supposés – inconnus. Peine perdue! Elle babilla tant qu'elle put et je dus me résoudre, pour la faire taire, à lui enfoncer une précieuse barre de chocolat dans le gosier.

Les deux grimpeurs nous dépassèrent, et j'en fus soulagé. Le quatrième, arrivé au piton qu'avait planté le grand maigre, sortit une chaîne de sa poche et se démena comme un furieux pour l'arracher.

– Saboteur! criai-je d'en bas. Voyou! Arrêtez!

Soit que ma voix ne portât pas assez loin, soit qu'il s'en moquât, il ne prit aucunement garde à mes remontrances, qui ne parurent pas même l'inquiéter. En trois bonds, son forfait accompli, il disparut. Je me laissai aller contre la roche et essayai sur mon front une sueur glacée.

– Quelle importance? s'étonna Bette. Vous en avez, vous aussi.

Elle désigna du doigt la poignée de ferrailles qui pendait à ma ceinture comme des scalps à celle d'un Peau-Rouge. Je haussai les épaules. À quoi bon lui expliquer que je n'avais jamais été capable d'accrocher un cadre correctement et que je me tapais généralement sur les doigts... Je me sentais las et bien près d'abandonner. Bette me poussa.

– C'est à nous, voyons!

Elle avait dit cela sur le ton d'une chanteuse d'opéra craignant de rater son entrée en scène.

– Le ténor est fatigué, murmurai-je amèrement.

Je dus cependant convenir que je n'avais guère le choix. Aussi, est-ce la mort dans l'âme et au bout des doigts que je m'élevai dans la face. Parvenu – je ne sais par quel miracle – au niveau du défunt piton, j'en plaçai un dans le logement de son prédécesseur et lui donnai quelques coups de marteau sur la tête pour l'étourdir. Il se tint à peu près immobile et je pus y glisser la corde. Puis ce fut un nouveau relais.

Que dire de la suite, succession de dérisoires héroïsmes et de pénibles horreurs? Je faillis tourner de l'œil en constatant que ma cliente avait lapé la dernière goutte de la gourde.

– Je mettrai tout cela sur ma note de frais, grinçai-je entre mes dents.

Enfin, le sommet fut sous mes pieds, mais je n'en éprouvai aucune joie ni satisfaction personnelle. Je le

trouvai assez moche et pas vraiment pointu. Je ne vis pas les quatre suspects qui nous précédaient ; j'avais pourtant quelques comptes à régler avec eux. Je dégageai mon marteau-piolet, prêt à riposter à une attaque sournoise. Rien ! Ils étaient déjà redescendus, les lâches !

Je hissai Bette sur ce ridicule piédestal. Sa blondeur mûrissait rapidement au soleil et menaçait d'éclater. Elle déboutonna sa vareuse. Je crus qu'elle voulait me donner la tétée pour se faire pardonner son innocent charpardage. J'approchai la tête mais elle, se méprenant sur mes intentions, m'entoura les épaules de ses bras ambrés et murmura à mon oreille :

– Chéri ! enfin !

Tout en essayant de me dégager, je me livrai à des démonstrations d'affection qui, je le sentais, allaient nuire à mon compte en banque.

Quelques orages s'éloignèrent.

– Et après, qu'allons-nous faire ? minauda Bette.

– Après, Mademoiselle Apleurey, vous êtes libre de faire ce qui vous chante.

J'eus à regretter le manque de précision de ma réponse.

*

* *

Une fois redescendus, elle me suivit à mon bureau. Bertrand n'avait pas appelé ; le répondeur me débita

mon message sur un ton exaspéré. Était-ce ma faute? Bette s'assit dans l'unique fauteuil, le mien. Elle mit la main à son sac et je crus qu'elle allait enfin régler mes honoraires. Elle en sortit une revue d'annonces immobilières et la consulta fébrilement.

– Il est temps que nous cherchions un appartement, dit-elle avec un clin d'œil égrillard.

À cet instant, je compris pourquoi l'indicateur Bertrand était resté muet.

Première édition : Deleatur, 1984.

Deuxième édition : Ginkgo 2002.

L'Abominable



Avant-propos

Le récit quelque peu invraisemblable qui suit est la transcription – et la traduction – rigoureuse d'un petit carnet rouge, de fabrication indienne, fermé par une cordelette qui sert également à la couture du cahier intérieur – un de ces carnets que l'on se procure pour rien, à Bénarès, sur les bords du Gange. J'en fis l'acquisition à Katmandou, lors d'un récent voyage, auprès d'un marchand ambulant dont l'étal miséreux proposait essentiellement du matériel d'expédition « recyclé ». L'homme ignorait visiblement tout du contenu de ce carnet, dont l'aspect passablement défraîchi avait attiré mon attention. Je m'attendais à un récit d'expédition ; je ne fus guère déçu. Ayant parcouru les premières lignes, d'une écriture typiquement *british*, je me sentis plonger dans les profondeurs abyssales de l'ébahissement.

Les premières pages de cet étrange journal avaient été soigneusement découpées, et les deux derniers chiffres de l'année caviardés, si bien qu'il paraît impossible de situer très précisément l'expédition – et, a fortiori, sa composition exacte. Il semble toutefois, vu le style très colonial et les quelques descriptions d'usages ou de comportements, qu'il s'agisse d'une de ces nombreuses aventures himalayennes britanniques d'avant-guerre,

à l'époque où les sujets de Sa Très Gracieuse Majesté confondaient quelque peu le monde avec un « *home, sweet home* » à eux seuls réservé.

Là, ils devaient tomber sur un os.

Les trois dernières pages du carnet sont d'une écriture différente et contemporaine : elles relatent la découverte du journal par un touriste français, là encore dans des circonstances bien étranges ; à tel point que, n'eût été l'état dans lequel il m'est parvenu et l'aspect d'authenticité que revêt, malgré tout, la narration, j'eusse pu craindre quelque monumentale facétie née de l'esprit malicieux d'un himalayiste en veine d'inspiration. Mais ces gens-là se prennent généralement très au sérieux et sont tellement pénétrés de leur mission sportivo-civilisatrice qu'on ne peut guère les créditer d'une telle imagination. Aussi, jusqu'à preuve du contraire, considérerai-je cette histoire comme véridique.

Pierre CHARMOZ.

[Plusieurs pages, manquantes, relatent probablement le départ de l'expédition et les premiers jours d'ascension.]

[Sans date, haut de page]

– Faustie! venez vite...

– Damned, Herbert! essayez d'utiliser mon nom en entier. J'ai horreur des sobriquets.

Ce manque de self-control d'Herbert m'agace au plus haut point. Enfin, sa voix angoissée me rappelle à l'urgence du moment mais, à 17 428 pieds au-dessus de la Tamise, sur une pente de neige raide, il me faut plusieurs minutes pour le rejoindre.

– Goddam! Herbie, *what is it?*

– Je vous en prie, mon vieux, je m'appelle Herbert. Regardez vous-même, c'est vous le chef de l'expédition.

Aux pieds de mon premier de cordée gît une créature enfouie sous un monceau de guenilles innommables. C'est totalement dégoûtant et, malgré la fraîcheur de la température, une odeur nauséabonde se dégage du paquet.

– Est-ce... vivant?

Herbert se penche, retourne la chose, fait la grimace.

– Ça dort!

Jamais le visage ahuri d'Herbert Caravan ne m'a paru aussi irritant, au point que l'envie me démange le poignet de lui enfoncer mon piolet (un piolet Bourgenew, spécialement conçu pour cette expédition) dans le crâne.

- Eh bien, qu'attendez-vous pour la réveiller ?
- Mais, Richard John Fauster, c'est l'heure du thé !

3 mai 19.

La créature repose maintenant sous la tente de secours de l'expédition. Revenus au camp, hier, après le thé-brandy, nous avons envoyé une équipe de Sherpas récupérer... cela. Les maladroits ont réussi à perdre un homme dans l'aventure et le brouillard, qu'ils rendent responsable de la disparition du malheureux, semble les terroriser – à moins que ce ne soit la créature, je n'ai pas bien compris le charabia de l'interprète.

14 heures. Il serait temps de réveiller cette personne et de lui demander de quel droit elle foule un sol vierge réservé à une expédition britannique agréée par Notre Souverain.

17 heures. Impensable ! Inconvenant ! Cette chose est une... femme ! Du moins si l'on en croit le document trouvé dans ses haillons pouilleux. Une *femme* ! dans une expédition sportive et scientifique anglaise. Inadmissible et choquant. Et pourtant... Elle s'appelle Anna Sautovi, est Italienne et ethnologue, ou quelque chose d'approchant ; une sorte de suffragette en mal d'exotisme, égarée

dans ce coin inexploré de l'Himalaya... Mais à la suite de quelles aventures? voilà ce qu'il m'a été impossible d'apprendre: je ne parle pas l'italien et cette... dame ne connaît visiblement aucun mot d'anglais; ce qui peut paraître étrange pour une globe-trotter. Elle ne s'exprime que par grognements et, à toutes les questions pressantes qu'on lui fait, oppose une face – et quelle trogne! – empreinte de la plus parfaite stupidité.

Norman Bitume, notre médecin, n'a pu l'approcher pour l'examiner; elle s'est montrée très menaçante envers lui. Il a cependant constaté qu'elle jouissait d'une santé florissante et que l'altitude ni les privations probables qu'elle a dû endurer ne semblent l'avoir affaiblie.

– Jamais vu ça, a-t-il grommelé. On dirait un lutteur de foire.

Je prends conscience de la stature imposante de cette créature qui, redressée, ne mesure pas loin de deux mètres; et sa carrure découragerait les avances improbables de quiconque: ce qui me rassure sur la pérennité de la franche camaraderie qui règne jusqu'à présent au sein de notre petit groupe de gentlemen perdus dans l'immense désert glacé, bonne entente que je sais indispensable à la réussite de cette expédition et que je ne voudrais à aucun prix voir une femme gâcher par des attitudes équivoques.

Tout de même, je ne m'imaginai pas les ethnologues italiennes en bûcheronnes piémontaises... Peut-être son apparence austère a-t-elle déterminé sa vocation.

4 mai 19..

Hier soir s'est produit un regrettable et vraiment fâcheux incident : au moment de nous mettre à table, impossible de mettre la main sur Saïd, le cuisinier égyptien qui me suit dans toutes mes expéditions. Et, bien sûr, le repas n'était pas prêt à 18 h 30, comme chacun de nous put s'en rendre compte lorsque, d'un même mouvement, nous sortîmes nos montres de leurs goussets. Nous avons dîné de conserves qu'Herbert – le précieux garçon ! – s'est empressé de faire brûler dessous, tandis que le dessus demeurait glacé. Abominable repas !

Depuis, Saïd n'a pas reparu et je crains qu'il ne se soit perdu dans ce satané brouillard à la poursuite d'une bestiole ou en grimpant arracher quelque plant d'herbe aromatique. Je suis agacé de cet incident et il en faudrait bien peu pour que je donne l'ordre de plier bagages.

Une agitation curieuse règne dans le camp des porteurs, installé à une centaine de mètres, dans les cailloux de la moraine, sous les séracs. L'interprète, que j'ai décidé de mal à comprendre, me parle de brouillard et de disparitions de porteurs. Ces imbéciles sont superstitieux comme des Français !

– Dites-moi, mon brave, où avez-vous appris l'anglais : Oxford ?

– Non, Sahib, East End.

Je ne connais pas cette université, mais elle ne doit pas avoir bonne réputation.

5 mai 19..

Anna est une brave fille.

Hier soir, l'heure du dîner approchant, nos estomacs se sont contractés à la seule pensée de confier le soin d'un autre repas à la diligence d'Herbert.

Quelle ne fut pas notre surprise, à 18 h 30 précises, tandis que nous nous installions chacun à notre place – moi en bout de table, – de la voir arriver, toujours recouverte de son curieux manteau de haillons (à la réflexion, on dirait plutôt un assemblage de peaux de bêtes mal tannées, mais de quelle origine?), portant avec précaution un plat fumant et, je dois le dire à son honneur, fort appétissant.

– Épatant! s'est exclamé notre jeune sportif de l'Alpine Club, Patrick Edelinguer; je n'ai pas fait un aussi bon repas – sans vouloir vous offenser, Richard J. Fauster – depuis le départ de cette expédition des salons du Smog Club de Bombay.

J'admets bien volontiers – tout en regrettant mon dévoué Saïd, qui connaissait si admirablement le fonctionnement des ventilateurs et mille petites autres choses fort utiles à un gentleman anglais toujours par monts et par vaux – l'exquise sapidité de ce dîner.

– Dites-moi, Richard, m'interpelle Norman Bitume, avez-vous déjà goûté une pareille viande? Je me demande bien de quel animal elle provient...

– Aucune idée, mon cher, mais ce fumet d'épices et de safran... comme un parfum d'Arabie porté par

le vent vers les hautes terres désolées de l'Asie. Exquis.

Nous congratulons Anna, qui paraît indifférente à nos marques de reconnaissance et se contente de remplir nos assiettes d'une seconde tournée. Quelle étrange femme en vérité. Même Ashby, qui passe pour un spécialiste, semble dérouté par cette créature.

5 mai 19.., la nuit.

Je viens d'être réveillé par un hurlement à glacer le sang. Je me précipite hors de mon lit. Toute l'équipe me rejoint, sauf Anna, dont la tente reste close. Nous attendons un quart d'heure, ce qui nous paraît convenable, puis Ashby se propose d'aller voir.

Il ressort aussitôt :

– Elle est partie!

6 mai 19.., le matin

Les ennuis commencent, semble-t-il : le chef des porteurs est venu me voir, accompagné de cet exécrationnable interprète. Une sorte de grève est décidée par ces gens-là (je soupçonne certains d'entre eux d'être affiliés à un parti communiste), si nous ne partons pas immédiatement.

Bien entendu, je refuse tout compromis : qu'ils s'en aillent au diable ! C'est l'heure de mon petit-déjeuner et je n'ai pas encore ouvert le *Times* du trimestre précédent.

Midi. J'ai envoyé une délégation, composée d'Herbert

et de Bitume, auprès des porteurs : ceux-ci s'apprêtent à lever le camp ; décidément, je hais les pauvres, et particulièrement les communistes. Ils sont incapables de s'élever au-dessus de leurs petites misères quotidiennes et d'apercevoir même les contreforts des sommets où nous autres, gentlemen anglais, nous siégeons en permanence et d'où nous distribuons aux peuples de la terre le confort et la civilisation. Mais trêve de philosophie, il va bien falloir négocier.

Finalement, nous nous en tirons à bon compte : une paire de chaussures supplémentaire (elles ne nous ont rien coûté, c'était un lot de pieds gauches déclassé). Bitume, qui semble comprendre parfaitement l'anglais effroyable de l'interprète, me rapporte une étrange histoire : vers minuit, en plein brouillard, une créature infernale serait apparue au beau milieu du camp des porteurs et se serait saisie de deux de ces malheureux. Effectivement, d'après le décompte du chef des porteurs, il manquerait une femme et un enfant de six ans, mais il est probable qu'ils ont préféré retourner dans la vallée ; les autres ont sans doute inventé cette fable pour couvrir leur retraite et toucher la prime (pour la mort d'un porteur : deux roupies).

Les Sherpas restent à l'écart, aussi différents de ces coolies incultes et grouillants que nous le sommes des Français sales et tapageurs. Mais une certaine tension règne dans leur groupe et j'ai surpris à plusieurs reprises des échanges de mots assez vifs.

Le soir. Anna est revenue. Quand? d'où? cela reste un mystère pour tous. Mais elle est là, à 18 h 30 précises, pour nous servir notre repas; encore ce plat de viande délicieux. J'ai droit à des morceaux particulièrement succulents, qui me font penser au veau de lait que faisait cuire ma gouvernante, dans la grande cheminée du manoir du Sussex.

Je crois qu'Anna se montre particulièrement prévenante envers moi; a-t-elle compris que j'étais le chef de cette expédition? ou bien mon charme naturel... Mais chassons cela de notre esprit... Cette femme exhale un primitivisme latin, incompatible avec nos coutumes anglo-saxonnes, et une sauvagerie inquiétante; elle fleurit aussi quelque peu la charogne.

8 mai 19.., le matin

Ashby ne se présente pas au petit-déjeuner. J'envoie Bitume à sa tente: personne. Peut-être est-il allé faire un tour au camp indigène: je le crois capable de toutes les expériences en matière amoureuse, même certaines pratiques choquantes, comme de s'accoupler à des femmes de rang inférieur.

Tant pis! Le soleil est enfin au rendez-vous; Herbert et le jeune Edelinguer vont reprendre la trace là où nous avons rencontré – sauvé! – Anna, cinq jours plus tôt, et tenter de rejoindre le col sud.

Anna a disparu. À 18 h 30, c'est Bitume qui ouvre une boîte. Il s'y prend mieux qu'Herbert, mais je regrette

déjà, malgré le léger embonpoint qui commence à me cerner la taille, le fabuleux ragoût italien de notre bien étrange cuisinière.

9 mai 19.., le soir

Ça y est! le col sud est atteint. Patrick et Herbert viennent de rentrer au camp, harassés mais contents; les yeux un peu hagards, aussi. Deux Sherpas manquent à l'appel; une glissade ou une chute de pierres, je ne sais pas.

Anna est là aussi, apportant le plat fumant. Nous écoutons Herbert, tout en mangeant (tiens! la viande est plus dure, ce soir; mais quel délicieux parfum de menthe).

– Le col sud est loin d'être une formalité, se rengorge le héros du jour; nous avons rejoint la cote 17 428 en deux heures, la trace restant praticable, puis nous avons envoyé Teng et Tcheng – les deux Sherpas qui ne sont pas revenus – en éclaireurs. En attendant, nous avons installé les pliants et commencé de faire les relevés topographiques; le sommet ouest a été appelé pic Fauster; le sud, aux pressantes sollicitations de mon compagnon, l'éperon Anna...

Nous levons un toast à ces deux nouveaux sommets qui font visiblement l'unanimité au sein de notre cordial petit groupe. J'avoue ressentir un pincement de bien-être à voir mon nom associé à celui d'Anna... en tout bien tout honneur!

– Les Sherpas ne revenant pas, au bout de trois heures, nous sommes repartis : la trace était nette et nous avons pu progresser jusqu’au col sud, où nos deux compagnons nous avaient visiblement précédés. Mais là-haut, pas de Sherpas ! envolés ! volatilisés ! Le soleil déclinait et nous avons décidé de monter nous-mêmes les tentes – qu’heureusement, ils avaient eu la présence d’esprit de laisser dans la neige au col, – malgré notre inexpérience. Enfin, au bout de plusieurs heures, nous parvînmes à nous coucher. La nuit était totalement tombée. À peine nous étions-nous glissés dans notre sac de couchage, nous entendîmes un cri terrifiant, fort semblable à celui qui nous réveilla la nuit précédente, suivi d’un long gémissement... qui ressemblait plus à une marque de joie érotique qu’à un sanglot de souffrance, je dois bien l’avouer. Nous nous serrâmes l’un contre l’autre, un peu terrifiés quand même par ces étranges manifestations dont les récits d’expéditions himalayennes ne relatent pas d’équivalent.

« Au petit matin, une envie pressante me fit sortir le premier : le ciel était d’un bleu merveilleux et, malgré le froid, je me sentis tout ragaillardé par cette vision grandiose des pics désolés et des grands déserts glacés, où une poignée d’hommes courageux, des Anglais, survivaient héroïquement. Je franchis les quelques mètres me séparant du col et... je vis... »

Il absorbe d’un trait un grand verre de whisky ; son visage est blanc et on le sent au bord d’une révélation capitale.

– Je vis Anna, debout dans le soleil levant, les cuisses écartées et urinant à longs jets, son visage exprimant une bestiale et absolue félicité.

« Elle ne m'avait pas vu ; je redescendis en hâte au campement et attendis le réveil de mon compagnon. Lorsque nous remontâmes au col, Anna avait disparu ; seule une trace jaunâtre dans la neige attestait que je n'avais pas rêvé. »

– Ah ! ah ! ah ! Herbie ! vieux farceur !

– Richard ! intervient le jeune Patrick, indigné. J'ai vu cette... trace, moi aussi.

– Mon jeune ami, le coupé-je, vous ne connaissez pas Herbie comme moi : c'est un plaisantin de première et il ne rate pas une occasion de mystifier les jeunes din-dons de votre espèce ; ne vient-il pas de dire qu'il allait lui-même au col se soulager de son trop-plein matinal ?

Herbert, furieux, lance une paire de lunettes en écailles, sur la table. Les lunettes d'Ashby, qui ne le quittent jamais !

– Faustie ! est-ce là une fine plaisanterie de ma composition, me demande un Herbert plus que froissé par mon attitude. Pouvez-vous expliquer aussi facilement la présence de ces lunettes au col sud ?

9 mai 19.., dans la nuit.

J'ai du mal à trouver le sommeil. Le récit d'Herbert, dont il me faut bien, hélas ! admettre le caractère véridique, me plonge dans un trouble grandissant : est-ce à

cause des lunettes d'Ashby – toujours porté manquant – ou de cette vision d'une femme latine, offrant au soleil levant l'offrande primitive de sa miction répugnante?

Quelques grognements proviennent de la tente d'Anna... Je n'y tiens plus, j'y vais.

Plus tard.

Shocking! Abominable! Même à ce journal intime, j'ose à peine confier ce spectacle indigne d'un gentleman britannique dont les dernières émotions érotiques remontent aux punitions du collègue. Oui! abominable. Le jeune Edelinguer, respectable descendant d'une famille de respectables commerçants du Strand, à la lueur d'une bougie vacillante, se vautrant sur le corps nu, monstrueux et splendide d'Anna Sautovi... Et moi, honteux complice de leur débauche, ne pouvant décoller mon œil de l'accroc dans la toile, me repaissant de leurs sauvages ébats.

Ah! je le savais, l'arrivée de cette femme met en péril notre glorieuse aventure. Quel abominable et délicieux spectacle!

Demain, je convoquerai le jeune Edelinguer et lui demanderai raison de sa forfaiture.

10 mai 19.., le soir.

Edelinguer a disparu! Aucun de nous ne l'a vu de la journée: sans doute, tout à sa honte, le jeune homme est-il parti à l'assaut d'une de ces parois verticales qu'il

affectionne tout particulièrement. Mon ressentiment à son égard faiblit d'heure en heure, et je commence à m'inquiéter, le soleil déclinant, de ne pas le voir revenir, les mains enduites de cette curieuse poudre dont il m'a vanté les vertus adhérentes et qui, semble-t-il, est pour une grande part dans son succès sportif et sa célébrité.

Comment, sans lui, pourrions-nous vaincre le mur de la cote 23 726, le principal obstacle entre le col sud et la pente de neige finale?

J'enrage d'autant que le temps se maintient au beau fixe... Ah! voilà Anna, apportant le ragoût du soir; nous tirons notre montre: il est bien 18 h 30!

Plus tard, dans la nuit.

Je n'ai pas osé parler à Anna du spectacle insupportable que j'avais surpris, la nuit dernière: son repas était si délicieux (le même parfum de menthe que la veille mais, cette fois, la viande était beaucoup plus tendre).

Seul sous ma tente, je ne puis m'empêcher d'évoquer le corps mince et athlétique du jeune Edelinguer, magnifiquement sculpté par les ombres dansantes de la bougie, et la frénésie sauvage de sa massive partenaire, sa chair cuivrée, satanique, aux odeurs fortes, poussant ce jeune dévoyé au vertige coupable du délire érotique. Malgré moi, ma main glisse sous le drap de satin et, horreur! se met à palper... cette chose innommable et dressée.

En sueur, je me lève et, malgré le froid, presque nu et hagard, me précipite vers la tente d'Anna.

Des gémissements discrets brisent mon élan. Une fois de plus, je me retrouve l'œil collé à une déchirure de la toile. By Jove! Herbert! Et dans quelle position humiliante. J'ignorais qu'un homme pouvait prendre une femme de la sorte. C'est intéressant... je veux dire totalement abominable!

Plus tard.

Herbert! fidèle compagnon de chambrée, au collègue, au régiment de horse-guards, au bordel. Damned! cette Anna est maudite et... oui, je l'aime et la désire comme jamais auparavant j'ai pu convoiter une femme. Que faire? Cet aveu seul sonne la déchéance de l'Empire britannique, une trahison indigne d'un Fauster, Esq. Anna Sautovi, immonde et torturante Italienne, quels philtres effrayants glisses-tu dans tes savoureux ragoûts de viande, pour déchaîner ainsi les passions des hommes les plus civilisés du monde?

11 mai 19.., le matin.

Ma décision est prise: Anna doit quitter le camp; je la ferai raccompagner par une équipe de Sherpas... Mais qu'est-ce, tout ce bruit?

Bitume vient m'annoncer la disparition des porteurs; à ce que je comprends, un éboulement se serait produit pendant la nuit, qui les aurait ensevelis tous; c'est fâcheux, nous avons imprudemment laissé plusieurs caisses de nos vivres à leur campement.

Herbert ne paraît pas à l'heure du petit-déjeuner. C'est heureux pour lui, je crois que j'aurais été désagréable, peut-être même blessant. À son habitude, Anna a disparu, également. Je reporte ma décision au soir. Bitume et moi prenons notre thé en tête à tête.

– Mon cher Richard, me demande-t-il tout en écrasant de la marmelade d'orange sur ses toasts beurrés, avez-vous une idée de l'endroit où pourraient se trouver nos compagnons ?

– Norman, je dois bien avouer que ces disparitions répétées ne laissent pas que de m'inquiéter pour la poursuite et le succès de l'expédition : deux gentlemen britanniques ne peuvent gravir le sommet accompagnés des seuls Sherpas, ce ne serait guère convenable.

– Richard, votre égocentrisme m'est un sujet d'étonnement et d'admiration permanent. J'avoue, pour ma part, être absolument terrorisé à la seule idée de passer encore une nuit dans cet affreux endroit. Je vais finir par accorder foi aux racontars des Sherpas...

– Ah ! ah ! ah ! voilà bien les hommes de science : grattez le vernis de l'expérimentation, les superstitions ancestrales reviennent au galop.

– Gaussez-vous tant que vous voudrez ! me coupe-t-il froidement. Et tâchez de trouver une solution à notre piquant problème : un grand chef doit savoir faire face à toutes les situations. Au revoir.

Il se lève et m'abandonne tout de bon à mon thé froid et à la lecture du *Times* du trimestre précédent. By

Jove! l'altitude lui porte sur les glandes... ou serait-il, lui aussi... amoureux d'Anna. Je grince des dents.

Damned! À la page 286 du *Times*, je tombe sur un article renversant. L'expédition du professeur Lombroso, de juin 19.. (l'année dernière), dans les hautes terres de K... (ici-même), s'est achevée par un désastre sans précédent: les quinze membres de l'expédition ont disparu dans des circonstances mystérieuses – ainsi que leurs 732 porteurs, – le seul survivant étant un interprète indigène, parlant selon le journaliste un anglais des plus déplorable. L'interprète évoque, dans son récit, une créature de cauchemar qui, à elle seule, aurait décimé l'expédition; il n'explique sa survie que par une chance invraisemblable et son peu de goût pour les femmes... Tiens, tiens... Au bout de neuf mois d'une marche harassante, il est enfin parvenu aux avant-postes de la civilisation britannique, où il a reçu des soins appropriés à son état.

Suit une liste des membres de l'expédition italienne, où je remarque le nom chéri d'Anna Sautovi, liste accompagnée des photographies du professeur Lombroso et de l'ethnologue.

Il me faut bien l'admettre: la créature que nous hébergeons n'est pas Anna Sautovi. La photo, aussi approximative que la rende la reproduction du journal, ne représente pas notre sauvage compagne: Anna Sautovi ressemble plutôt à une madone du quattrocento.

Mais, alors, qui est-elle?

Le soir.

J'ai cherché vainement Norman Bitume toute la journée ; il a, lui aussi, disparu. Herbert n'est pas rentré. Les Sherpas se sont enfuis en emportant la plus grande partie de mes bagages (dont mon Baedeker, auquel je tenais tant!). Je suis excédé et absolument seul dans l'immensité grandiose et merveilleuse de la montagne himalayenne.

Seul... Non, voici Anna, ou toute autre qu'elle puisse être, dont les hanches roulent sous les peaux de bêtes, énorme et vertigineuse Circé me vrillant de ses petits yeux féroces, tandis que ses dents – de vrais crocs, luisants et aiguisés comme des couteaux de boucher – masquent la formidable caverne de sa bouche où mon seul désir est de disparaître à tout jamais.

– Hum! hum! Anna, je crains de ne devoir dîner seul ce soir : mes compagnons sont momentanément absents du camp et je serais absolument enchanté si vous acceptiez de prendre place à l'autre bout de la table.

Elle me sourit. A-t-elle compris mes paroles, ou les gestes insistants qui les accompagnent? Un sourire! ah! l'abominable frisson qui me parcourt l'échine quand je regarde ces lèvres épaisses se fendre jusqu'aux oreilles pendouillantes de la créature.

Mais, que fait-elle? La voilà qui rapproche un siège et se colle littéralement à moi, m'imposant le contact tout à fait inconvenant et troublant de son fessier charnu.

Bah! vivons donc l'instant sans nous soucier des usages: ne suis-je pas seul au monde? Qui pourrait me juger?

Le ragôût fut, une fois de plus, un délice (ah! ce parfum de menthe, persistant et délicat comme un souvenir de l'Albion lointaine et chérie!). Anna ne cesse de me fixer des yeux, enfournant elle-même la nourriture dans ma bouche, avec ses gros doigts sales que je suce longuement et voluptueusement.

Plus tard, sous la tente.

J'écris ces lignes d'une main tremblante. L'échec inévitable et maintenant assuré de mon entreprise me couvrira de honte dès que l'on saura dans quelles circonstances les choses se sont dégradées – et à quel effroyable degré d'ignominie elles ont atteint – en ces quelques jours, dont je garde comme un souvenir halluciné. D'ailleurs, le monde civilisé connaîtra sous peu notre histoire: je peux faire confiance à Bitume et aux Sherpas déserteurs – et aux communistes du monde entier – pour en enjoliver la narration de croustillants détails et d'affabulations révoltantes. Je suis un homme fini. Notre expédition sportive, culturelle, scientifique et humanitaire a sombré lamentablement; rien ne pourra, je le sens, me racheter aux yeux des membres de mon club. Alors, à quoi bon retourner en Angleterre?

Mais pour... Anna, je suis un homme neuf, fort et sans doute viril, capable d'étancher ses besoins primi-

tifs au-delà de ce qu'elle a pu obtenir de ses précédents compagnons : la civilisation, disait un philosophe français, n'a su retenir de la barbarie que les crimes sans en conserver les vertus ; essayons donc de retrouver le sentier qui mène au Jardin perdu, fût-ce au prix des suprêmes sacrifices : mon Baedeker volé par les brigands communistes et ma théière d'argent que j'ai vu Anna réduire en bouillie à coups de pierre, ce soir même.

Assis sous ma tente, j'admire par la porte ouverte la lune et les étoiles en leur scintillante splendeur. Dieu nous a-t-il créés à ce point immondes ou la tentation de l'abominable n'est-elle qu'une épreuve sur le chemin de la Rédemption ? J'essaie de me souvenir de quelques prières ou psaumes de mon enfance – hélas ! mes seules réminiscences ont trait aux livres de comptes de mon père.

Enfin, j'entends le puissant et voluptueux hululement de la femme ; mon ventre tressaille ; la plume tremble entre mes doigts avides d'une étreinte plus charnelle...

Anna, mon amour, je viens...

[Ici s'arrête le journal de Richard J. Fauster. Après plusieurs pages vierges, une autre relation, récente, en français, nous apprend dans quelles circonstances le carnet est entré en possession d'un jeune touriste.]

J'ai abandonné mes compagnons de voyage à leur visite du monastère. Ces trekkings culturels finissent par devenir lassants : de monastères en lamaserias, je me suis imprégné d'une odeur d'encens, à vomir.

En contournant le soubassement de l'édifice, j'ai découvert, dans la roche, une faille d'une cinquantaine de centimètres, probablement due à un affaissement récent. Un courant d'air frais... Ça sent l'aventure et le mystère ; hop ! je m'y glisse avec beaucoup d'imprudence.

Bonté divine ! quel endroit !

Une étroite ouverture, au sommet de la grotte, éclaire un étrange spectacle : ça change des moulins à prières et autres béni-oui-oui à touristes !

Au centre de la caverne, un trône magnifique supporte une sculpture fascinante : une femme colossale, primitive, exsudant la sauvagerie par tous les pores de sa peau cuivrée... L'art du statuaire, d'un réalisme criant, laisse même un instant l'illusion que la créature est vivante. J'en

frissonne... Ce serait abominable. La chose est assise en tailleur sur son siège d'or, entièrement nue, les lèvres du sexe carminées et prodigieusement brillantes, comme si un rituel secret exigeait l'introduction quotidienne du phallus sacramental.

J'en suis profondément troublé, et vaguement choqué. L'examen des murs de la grotte révèle d'innombrables graffiti obscènes et quelques bas-reliefs, d'une facture grossière, véritables catalogues de positions et de comportements amoureux. Un parfum de cyprine flotte dans l'air et je ne doute plus d'avoir pénétré, avec l'indiscrétion d'un profanateur, dans le temple secret d'une divinité tellurienne archaïque.

Comme je vais me retirer, mon pied heurte un objet – ce carnet. Un bruit de pas me fait regagner promptement la faille providentielle. La curiosité m'arrête cependant et, masqué par une avancée de la roche, je vois pénétrer le prêtre de ce culte indécent : un homme grand et mince, de type européen – probablement anglo-saxon ! Je suis ébahi !

Sa torche éclaire un visage sans âge, effrayant de cruauté et de débauche. Il se baisse pour examiner le sol. Peut-être cherche-t-il ce carnet ?

Avant de quitter définitivement cet endroit, en proie à un malaise grandissant, je jette un dernier coup d'œil à la statue.

Est-ce une illusion ou a-t-elle réellement bougé ? La tête tournée dans ma direction, ses yeux me fixent, luisant de méchanceté.

Le lendemain.

J'ai essayé de retrouver la faille, mais en vain. J'ai ouvert le carnet; il est écrit en anglais et je ne lis pas cette langue. De retour en France, je le ferai traduire par un de mes amis.

Première édition : Deleatur, 1991.

Deuxième édition : Ginkgo 2002.

Le texte fait partie du spectacle de Denis Déon,
Les cimes improbables,
produit par la Compagnie BlÖffique
et la Comédie de Valence en 2010.

Première ascension
de Dieu
par la face nord



À Patrick Edlinger.

Dieu existe, je l'ai escaladé. Sa face nord domine un cirque aride et désolé. De loin, il ne ressemble guère à son portrait par Michel-Ange, plutôt au Jupiter d'Ingres. Puis je m'approche et la figure se déforme et disparaît pour laisser place à un enchevêtrement de clochetons, de gendarmes et de couloirs glaciaires. Malgré ses aspérités, Dieu demeure majestueux et noble. Choisit-on vraiment d'escalader Dieu ? Il est là ; cela suffit à justifier l'aventure. Que personne ne l'ait tentée avant moi prouve que Dieu est une montagne récente. D'ailleurs, je l'ai découvert par hasard et sa face nord, sévère et étincelante, m'a séduit. Dieu est froid : sa glace éternelle pince les doigts et les crampons l'éraillent sans la pénétrer. Son rocher est solide et franc ; il n'est pas délité comme celui de Lucifer, dont j'avais eu l'imprudence d'escalader la face sud – quelle fournaise !

L'architecture de la face nord de Dieu est d'une grande simplicité : deux immenses piliers, séparés par un dièdre rectiligne, s'élançant vers le sommet, coiffé d'un dôme de neige. Elle se dresse bien au-dessus du fouillis d'aiguilles que l'on découvre du bas et qui, de l'attaque, ressemble à une assemblée d'anges batailleurs aux ailes pétrifiées.

Plus je m'élève dans la face, plus elle se redresse, comme si Dieu essayait d'interdire à la puce humaine l'accès de son chef majestueux. Piètre défense, en vérité, pour un grimpeur de ma trempe, bien entraîné et à la technique éprouvée. Je déjoue aisément tous ses pièges et me faufile entre les coulées de glace (là, il est très fort, je vous l'accorde).

Je parviens à la calotte sommitale en début d'après-midi. Le soleil est encore haut dans le ciel et m'éclaire avec bienveillance, tandis que je chemine sur la chevelure neigeuse de Dieu.

Au sommet, une surprise m'attend (et de taille!) : Dieu n'a qu'une face! Derrière lui, c'est le vide, opaque et liquoreux : les limbes. Je fais la grimace et entreprends de redescendre par où je suis monté. Ce n'est pas une mince affaire, croyez-moi. Dieu, qui est franc et solide à la montée, devient glissant et sournois à la descente ; il cache les prises et le pied dérape. Les mains ne retrouvent plus les fissures ni les saillies providentielles ; Dieu se rétracte. Mais, si je suis un bon ascensionniste, je suis encore meilleur désescaladeur et je danse avec grâce sur la face de Dieu, bondissant hardiment d'un gratton à l'autre. Par d'audacieux pas d'équilibre, j'arrive rapidement en bas.

Tandis que je m'éloigne de Dieu à travers le cirque aride et désolé qui lui sert de socle, déjà je n'éprouve plus

que la fatigue d'une rude journée d'escalade; le plaisir s'est estompé et je m'interroge sur ce qui me pousse à grimper sur les autres pour me chercher moi-même.

Paru dans *Passages*,
Anthologie des Cahiers
de l'Alpinisme, Glénat, 1988.
Deuxième édition : Ginkgo 2002.

Notes d'exploration
dans les monts
du Lieu commun



Avertissement

La chaîne du Lieu commun se dresse au sud de la plaine de la Banalité, à l'ouest du marécage des Faux-Semblants et domine le piémont boisé des Incertitudes.

C'est un pays au relief jeune et vigoureux, encore plein d'illusions, peu habité et parcouru par des bêtes féroces, les Innocents.

Son attrait sur les Banalisés, les Faux-Semblants et les Incertains ne fait que croître, chacun y recherchant cette part primitive et sauvage que la civilisation n'a pu complètement anéantir en nous.

L'exploration des sommets prestigieux de cette contrée est à son âge d'or et les dangers et privations de toutes sortes qu'encourent les aventuriers ne sont pas toujours récompensés ; mais ceux qui reviennent vivants – et sains d'esprit – d'une telle entreprise ont les yeux pleins de mirages et la tête emplie de féerie.

Le sommet du Ridicule

Le sommet du Ridicule est d'un accès aisé et les hommes politiques, peu enclins aux efforts mais soucieux d'originalité, y tiennent à tout propos conférences et rencontres.

Il faut les voir, tête au vent, brassant les idées larges et les raccourcis verbaux, pétrissant les épithètes et les projets de loi. À cette altitude, les débats s'échauffent rapidement et il n'est pas rare qu'à gesticuler de la sorte, l'un ou l'autre des maîtres du monde tombe dans une crevasse. Qui a dit que le Ridicule ne tuait plus ?

L'ascension du Grand Tout

Elle s'effectue d'ordinaire par la face Cachée, toujours dans l'ombre du Grand Rien – l'inséparable pic jumeau.

La similitude entre ces deux montagnes est si frappante qu'on peut fort bien, ayant eu l'intention de gravir le Grand Tout, se retrouver au sommet du Grand Rien sans le savoir.

La vallée des Larmes

Chemins caillouteux, herbe rare, climat épouvantable hiver comme été, on rencontre pourtant beaucoup de monde dans la vallée des Larmes ; sur chaque visage, la peine et la souffrance, la faim et ce désir d'être *ailleurs*

qui, mieux qu'un long discours, explique cette foule insensée.

Le pic de la Fièvre

L'ascension du pic de la Fièvre n'est pas sans risque pour l'alpiniste.

Plus il monte, plus s'élève sa température interne, au point qu'un grand nombre sont foudroyés avant même d'atteindre les premiers et rafraîchissants névés, leur impatience les ayant fait entrer en ébullition. Seuls ceux qui ont gardé suffisamment de sang-froid poseront avec le gardien du sommet pour la très enviable photo souvenir.

Le labyrinthe des Promeneurs égarés

Pour entreprendre l'ascension d'un sommet du Lieu commun, on vous conseillera de suivre un entraînement poussé dans un des centres de formation éphémères qui apparaissent ici ou là, à la limite des forêts et des alpages, surtout après les pluies d'orage.

On vous y apprendra le maniement du *pointu*, sorte de harpon barbelé, fort utile pour se défendre contre les suggestions des Innocents. On vérifiera vos capacités à survivre dans un milieu hostile et dépourvu de moyens de secours. On vous fournira aussi plans et maquettes gonflables, qui faciliteront votre progression dans le

labyrinthe des vallées, cirques et moraines – l'unique chemin d'approche vers le sommet convoité.

Enfin, on vous poussera dehors. C'est la nuit. Qu'importe : la carte est éclairée par la lune et votre esprit par l'enthousiasme de l'inventeur.

À qui vous plaindre alors de votre échec prévisible lorsque, hagard, affamé et délesté de vos illusions, vous reviendrez à votre point de départ après deux semaines de marche éprouvante ?

N'est-il pas dans la nature des labyrinthes d'égarer les voyageurs imprudents ? Et si les cartes sont fausses ou indéchiffrables, toute trace de votre lieu de formation a disparu et il vous faudra attendre le prochain orage pour vous en procurer d'autres, à peine plus exactes sans doute, dans l'espoir de retrouver le chemin de la civilisation.

Le mont Mirage

Le mont Mirage n'existe pas. À peine le mentionne-t-on dans une légende apocryphe transmise par un barde douteux à un anthropologue de pacotille.

Et pourtant, c'est le plus convoité des sommets du Lieu commun : les explorateurs s'acharnent après lui, tout au rêve d'en être les premiers ascensionnistes. Et comme nul ne peut les renseigner et que la contrée est vaste, vous les reconnaîtrez sans peine à leur mine affai-

rée et soucieuse, hantée par le mystère de l'inconnu, éclairée parfois de la jubilation excessive de l'initié. Ils vont partout et n'entreprennent jamais rien, comploteurs vaniteux et colporteurs de chimères.

Parfois, de lassitude, l'un ou l'autre de ces vagabonds se jette la tête la première dans le vide et la légende rapporte qu'au moment de toucher le sol, ils atteignent enfin au but de toute leur vie, transportés en un clin d'œil à la cime hypothétique.

Il est vrai qu'on ne retrouve jamais leurs corps.

Monter en flèche

Chez les Battants, c'est une technique courante : on arme une sorte de baliste d'un harpon empenné, long d'une dizaine de mètres, sur lequel est ficelé le grimpeur. On tend le ressort et, hop ! le Battant est projeté dans les airs, à une vitesse prodigieuse, vers les sommets.

Mais lequel atteindre ? C'est là tout l'art du Lanceur. Le Battant, lui, ne peut que suivre son destin, inexorable, et ce n'est pas sans crainte qu'il voit se rapprocher la paroi ou le glacier contre lequel il va se fracasser : le Lanceur a encore visé trop bas !

Qu'importe, les Battants sont légion et si, entre eux, ils chuchotent des propos malveillants sur l'adresse des Lanceurs, bien peu, en vérité, abandonneraient leur place à d'autres candidats.

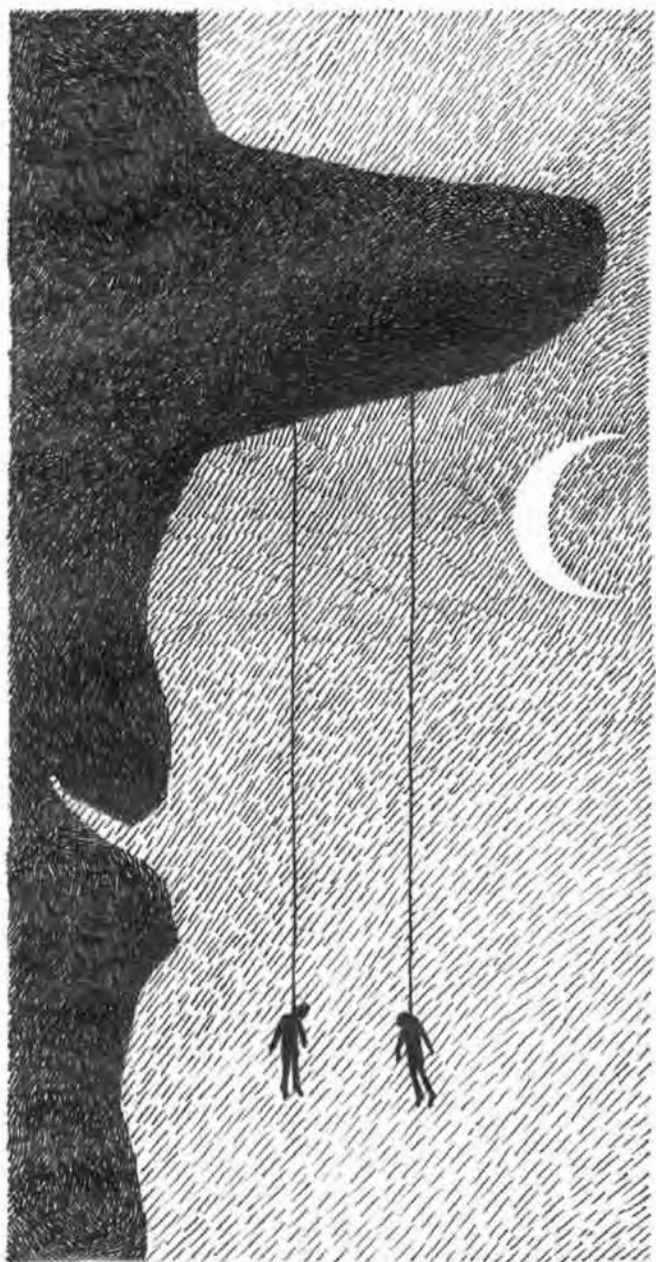
Une fois sur mille, la flèche, après avoir fendu l'air froid des grandes altitudes, vient se planter avec élégance et précision sur un sommet.

Cependant, comme il n'y a personne là-haut pour détacher et féliciter le vainqueur, on n'a jamais pu prouver l'exactitude du tir et le Lanceur doit renoncer, avec quelle amertume ! à tout espoir de promotion.

Première édition : éditions du Léopard, 1988.

Deuxième édition : Ginkgo 2002.

Dialogue
au bout du fil



Scène 1

*(Le décor: une paroi rocheuse au clair de lune,
des masses grises assez indistinctes.*

*Un nuage cache la lune, c'est soudain la nuit noire.
On entend un halètement de grimpeur en difficulté;
un grand cri, un bruit de chute; puis le silence.*

*La lune revient et l'on découvre le grimpeur,
au bout de sa corde, inanimé. Quelques secondes.
Il revient à lui.)*

– Merde! Quel vol!

(Il se tortille.)

– Vivant!

(Il crie.)

– Je suis vivant!

(Puis, plus bas.)

– La corde a tenu...

(Soudain, l'angoisse.)

– J'espère qu'elle ne s'est pas effilochée sous le choc.

(Il examine maintenant sa situation.)

– Pas terrible : surplomb. Fil d'araignée. J'ai pas de Prusik. Quelle idée de vouloir faire la première nocturne en solo de la face ouest des Drus!

(Il se met à sangloter, puis à rire.)

– L'été prochain, j'irai à La Baule!

(Puis, désespéré.)

– Il n'y aura sans doute pas d'été prochain : j'vais crever ici. Quel sport débile! Toujours plus haut, toujours plus fort ; c'est comme ça qu'on se casse la gueule!

(Il pleure.)

– Viril, non?

(On entend un cliquetis, sur sa droite.)

– Ouh ouh! Y a quelqu'un? Hep! Holà! Je suis là! À moi! Au secours! Je suis accidenté!

(Le cliquetis cesse.)

– C'était le vent. Personne ne viendra me chercher ici. Les grandes premières s'entourent de mystère ; je l'ai dit à personne. Quel con!

(Il pleure.)

– Ah! et merde! il faut que je m'en sorte, même sans cordelette. Je ne suis pas blessé ; il y a sûrement un moyen.

(Il se tortille dans tous les sens.)

– J’ai l’impression d’être un petit ver au bout d’une ligne.

Hé, là-haut! vous pouvez me remonter, y a pas d’poissons par ici, vous vous êtes trompé de film!

*(À nouveau, le cliquetis, sur sa droite,
un peu plus haut, cette fois.)*

– Hep! vous m’entendez?

(Pas de réponse.)

– C’est le vent, même s’il n’y a pas de vent... Deux premières en solitaire, la même nuit, dans la même paroi, ce serait tout simplement ridicule!

*(À nouveau, la lune se cache.
Halètement de grimpeur en difficulté,
puis un grand cri, un bruit de chute; le silence.
La lune se dégage lentement de son nuage
et on devine deux grimpeurs qui gigotent
au bout de leur fil.)*

Scène 2

(Même décor.

Le second grimpeur reprend lentement conscience.)

GRIMPEUR 2

– Merde! Quel vol! J'ai du pot d'être encore vivant... Heureusement que je me suis encordé pour ce passage... Sinon...

*(Il se tortille. Cherche désespérément
à s'agripper à la roche.)*

– Un surplomb, c'est bien ma veine!

(Quelques jurons.

*Le premier grimpeur est à quelques mètres de lui,
mais il ne le voit pas encore; l'autre se tait et reste
immobile pour ne pas se faire remarquer.)*

– Évidemment, personne dans cette foutue paroi pour me porter secours... J'avais pourtant bien cru entendre des voix, mais c'était sûrement le vent: qui d'autre aurait eu cette idée saugrenue de faire la première nocturne de la face ouest des Drus, en solo s'il vous plaît; et l'hiver qui plus est. Franchement, être con à ce point, il n'y a que moi. Toujours plus haut, toujours plus fort! Me voilà frais...

(Il sanglote.)

– Et encore, si j'avais emporté un sac à dos, des provisions, des Prusik... J'aurais une chance de m'en tirer.

(Il frissonne.)

– C'est qu'il fait froid. J'vais geler sur place avant l'arrivée des secours...

(Silence.)

– Y aura pas de secours, de toute façon... J'l'ai dit à personne, même pas à ma copine. Ce que j'peux être con, vraiment. Tiens! l'été prochain, j'irai à la mer!

(La lune se dégage complètement des nuages et éclaire toute la paroi. Le grimpeur n°2 aperçoit le grimpeur n°1, qui fait le mort.)

GRIMPEUR 2

– Qu'est-ce que c'est, ce gus? On dirait qu'il est mort. Il doit être là depuis longtemps. Gelé, sans doute. Tout de même, si c'était lui qui avait appelé au secours, tout à l'heure... Hep! hep! holà! houh hou! Ça va?

(Silence du grimpeur n°1.

Après tout, il s'est peut-être évanoui.)

– C'est pas réjouissant de passer ses derniers moments avec un macchabée. C'est drôle, on dirait qu'il dort.

(Silence. Puis, à voix basse.)

– Un gros dodo et, hop! on se retrouve de l'autre côté.

(Il frissonne. Se tortille.)

– Non, c'est trop con! Je suis jeune, en pleine santé. J'veux pas mourir!

(Il hurle.)

– JE NE VEUX PAS MOURIR!

GRIMPEUR 1

– Oh! la ferme! Économise tes forces, mon pote, et laisse-moi dormir.

GRIMPEUR 2

– Il est vivant!

GRIMPEUR 1

– Ben oui, ça te dérange? Et d'abord, qu'est-ce que tu fous dans ma paroi?

GRIMPEUR 2

(Se rebiffe.)

– Comment ça, ta paroi? La montagne appartient à tout le monde, que je sache.

GRIMPEUR 1

(Aigre.)

– En règle générale, peut-être. Mais cette nuit, elle est à moi : ça fait des mois que je prépare cette première solitaire nocturne, en secret. Même mes parents n'en savent rien. J'ai passé mes quinze dernières nuits dans la chambre froide d'un grossiste en viandes, moi qui ne mange que des œufs et des légumes frais.

GRIMPEUR 2

(Il ricane.)

– Je croyais être le seul débile de la terre : c'est réconfortant de se dire qu'on est deux.

GRIMPEUR 1

(Sec.)

– Tu peux garder tes réflexions pour toi, crétin !

GRIMPEUR 2

– Va donc, eh ! demeuré ! Quand on n'est pas capable de garder l'équilibre, on reste dans son berceau.

GRIMPEUR 1

(Il fait des efforts pour se rapprocher de l'autre.)

– Saligaud ! Attends que je t'attrape, je vais te faire passer le goût du pain.

GRIMPEUR 2

(Il rigole.)

– Pauvre idiot! Ça ne sert à rien de t'agiter comme ça; on est trop loin l'un de l'autre: on n'arriverait même pas à se cracher dessus. Bon, c'est pas tout, ça, mais moi je me tire. Content de t'avoir connu, pomme!

(Il agrippe sa corde et, par un effort surhumain, parvient à se hisser à la force du poignet sur quelques mètres. Épuisé, il retombe.)

GRIMPEUR 1

(Narquois.)

– Alors? on n'a pas trouvé l'issue de secours. Tu es fait comme un rat, mon pauvre vieux. Inutile de t'agiter comme ça. Moi, je suis plus près de la paroi; en me balançant, j'y arriverai et, alors, adieu: tu gèleras tout seul, un petit sorbet à la popoff.

(Le grimpeur 1 commence à se balancer, prend de l'amplitude et parvient à s'accrocher à une saillie de la paroi.)

– Gagné!

(On l'entend s'élever de quelques mètres. Puis il retombe dans un grand cri.)

– Merde! J'y arriverai pas. C'est tout lisse! On va crever tous les deux!

GRIMPEUR 2

– C'est réconfortant.

GRIMPEUR 1

– Oh! arrête de déconner. Faisons la paix. Et essayons d'unir nos forces pour nous en tirer. Mon baudrier commence à me couper la circulation.

GRIMPEUR 2

(Penaud.)

– Moi aussi. Excuse-moi... C'est affreux de s'injurier de la sorte... Mais c'est ta faute; c'est toi qui as commencé!

GRIMPEUR 1

(Il s'insurge.)

– Tu manques pas d'air! J'étais là le premier. Si cette putain de lune ne s'était pas cachée quand j'étais dans le passage le plus délicat, je serais déjà au sommet.

GRIMPEUR 2

– N'exagérons rien! le sommet est encore loin!

GRIMPEUR 1

– Comment! mais j'avais tout minuté. Après le dièdre gris, j'avais encore cinq minutes d'avance sur le meilleur temps...

GRIMPEUR 2

– Et moi, dix!

GRIMPEUR 1

(*Déconcerté.*)

– Ah bon! Mais moi, ce n'est pas exceptionnel: l'été dernier, j'ai battu le record en solitaire de la face nord du Petit Pilier!

GRIMPEUR 2

– Ah! ah! le Petit Pilier, c'est de la rigolade, mon vieux: moi, j'ai mis 33 mn 45" 56/100 au précédent record, mais pour le *Grand Pilier*!

GRIMPEUR 1

(*Il se renfrogne.*)

– Bon d'accord, t'es un crack! Alors, sors-nous de là!

GRIMPEUR 2

(*Excité.*)

– Attends! Attends! C'est pas fini! L'année d'avant, j'ai fait cinq faces sud dans l'après-midi: le Pouce, le Fou, l'aiguille du Midi et...

GRIMPEUR 1

– Ça va, t'es le meilleur, O.K. Alors, tire-nous de là.

GRIMPEUR 2

(Tristement.)

– On est coincé, tu le sais bien. J'ai mal aux cuisses, le sang passe difficilement. Tu aurais pu au moins en parler à tes parents: vous auriez communiqué par walkie-talkie, ou...

GRIMPEUR 1

– Oh! ça va! Et ta copine, tu crois que c'est bien de lui avoir caché ton projet?

GRIMPEUR 2

(Méfiant.)

– Qui t'a parlé de ma copine? Tu la connais?

GRIMPEUR 1

(Rire bref.)

– Mais non, pauvre idiot. Tu l'as mentionnée tout au début, quand tu monologuais!

GRIMPEUR 2

– Je l'aime.

(Il pleure.)

– Tu lui diras que ma dernière pensée a été pour elle.

GRIMPEUR 1

– Comment veux-tu que je le lui dise: si je m'en sors, tu t'en sors aussi!

GRIMPEUR 2

– Oh, toi, tu n'as pas l'air très amoché, ni d'avoir trop mal. Tu tiendras bien plus longtemps que moi.

GRIMPEUR 1

– Moi, j'ai pas mal? T'es dingue! Je souffre comme une bête et ce putain de baudrier qui me scie le cul, tu crois que c'est agréable? Mais moi, monsieur, je sais me dominer et affronter mon destin en face. JE N'AI PAS PEUR DE LA MORT.

(Il s'affaisse sur lui-même et pleure.)

GRIMPEUR 2

(Apitoyé.)

– Pauvre con! Ah! quel spectacle lamentable!

(Il se met à pleurer, lui aussi.)

Scène 3

(Même décor, mais la lune a tourné.)

GRIMPEUR 1

– Hé! J’connais même pas ton nom. C’est marrant, on se retrouve pendus au bout d’une corde et on parle depuis plus d’une heure sans se connaître... C’est con, la vie: en bas, on aurait peut-être été de bons copains...

GRIMPEUR 2

(Hésitant.)

– J’peux pas te dire mon nom: si je m’en sors, il faut que je garde l’incognito jusqu’à la fin; j’ai signé un contrat avec une revue. Mais toi, dis-moi ton nom, ça me fera plaisir!

GRIMPEUR 1

(Il réfléchit.)

– Je peux pas non plus, à vrai dire: j’ai aussi signé un contrat d’exclusivité avec une revue... Si je m’en sors et que j’arrive avant toi au sommet, tu comprends...

GRIMPEUR 2

– Tu te rends compte de ce que tu dis! Arriver avant moi au sommet! Elle est bien bonne, celle-là. Monsieur, sachez que, quand j’entreprends une escalade,

personne n'arrive avant moi au sommet : je suis *toujours* le premier.

GRIMPEUR 1

– Peut-être, peut-être, les autres fois, je ne dis pas le contraire, mais là, c'est différent : on m'a promis une forte somme...

GRIMPEUR 2

– Ah ! parce que Monsieur grimpe pour l'argent. Quel bel esprit sportif ! Au fait, comment elle s'appelle, ta revue ?

GRIMPEUR 1

– Eh ! tu espionnes, ou quoi ?

(Silence.)

– Et si c'était la même ?

GRIMPEUR 2

– T'es fou, non ? C'est des gens sérieux. Je ne signe pas avec n'importe qui, moi.

GRIMPEUR 1

– Voudrais-tu insinuer que je me vends au premier venu ?

GRIMPEUR 2

– Non, mais je sais que certains sont prêts à se mettre à poil pour *Merdical*, au sommet de l’Everest si possible. Moi pas. J’ai une éthique personnelle.

GRIMPEUR 1

– Alors, dis-moi le nom de ta revue, juste pour voir.

GRIMPEUR 2

(*Il se fâche.*)

– Nom de Dieu! Ça suffit. J’ai déjà dit que je ne pouvais pas. Un contrat, c’est un contrat.

GRIMPEUR 1

– Au point où nous en sommes, ça pourrait aussi bien être *Modes et Travaux* que *la Pravda*. D’abord, je m’en fous: c’était juste pour alimenter la conversation.

GRIMPEUR 2

– Excuse-moi. Je souffre beaucoup, tu sais. J’ai dû me casser quelque chose dans la tête: j’ai les oreilles qui bourdonnent.

GRIMPEUR 1

– Moi aussi: c’est le sang qui circule mal. Dis, ce serait marrant que ce soit la même revue; t’imagines un peu: X envoie les deux meilleurs grimpeurs du moment

pour une première nocturne en solitaire de la face ouest des Drus, la même nuit, sans les prévenir. Au fait, c'est toi qui as choisi la date?

GRIMPEUR 2

– Tu sais, avec la météo pourrie de cet hiver, on n'avait pas tellement le choix: c'est la première fois qu'on annonce du beau temps pour trois jours.

GRIMPEUR 1

– Exact. Alors, on ne saura jamais, pour cette histoire de revue. Mais si c'était vrai, ce serait de beaux fumiers.

(Silence.)

GRIMPEUR 2

– J'ai une idée: si on se balance l'un et l'autre, on finira bien par se rencontrer; alors, je pourrai me servir de ta corde pour remonter.

GRIMPEUR 1

– Et moi?

GRIMPEUR 2

– Une fois en haut, j'arriverai bien à te tirer de là. Sinon, je cours au sommet et redescends vite fait par la voie normale pour alerter les secours...

GRIMPEUR 1

– Merci! et quand ils arrivent, je suis mort depuis six heures. Tu n’as pas d’autres propositions? T’es plutôt un marrant dans ton genre; peut-être même un rien dégueulasse: monsieur est prêt à me marcher dessus pour être sûr d’être en haut le premier. Pas d’accord!

GRIMPEUR 2

– T’es fou? C’est notre seule possibilité de ne pas crever ici! Vite! Pendant que nous avons assez de force pour le faire.

GRIMPEUR 1

– D’accord! Mais c’est *moi* qui grimpe sur *ta* corde!

GRIMPEUR 2

– Ça va pas la tête!

GRIMPEUR 1

– Pourquoi, t’es contre?

GRIMPEUR 2

– Oui. C’est moi qui ai eu l’idée, d’abord; ensuite, je suis le plus rapide des deux.

GRIMPEUR 1

– Je ne le conteste pas, mais t’es aussi le plus amo-
ché, tu l’as dit toi-même. Je grimperai peut-être moins
vite que toi, mais sûrement plus longtemps; pour les
secours, il vaut mieux perdre une heure et arriver en
bas.

GRIMPEUR 2

– Sale égoïste: y a pas cinq minutes, tu disais toi-
même que, dans six heures, les secours ne trouveraient
ici que des glaçons: tu cherches à sauver ta peau par
tous les moyens, quitte à grimper sur les autres. C’est
ignoble!

GRIMPEUR 1

– Merci! Qui a eu cette idée? C’est pas moi, que je
sache.

GRIMPEUR 2

– Peut-être, mais moi, je pensais à nous deux: n’ai-je
pas dit que *j’essaierais* de te tirer d’en haut?

GRIMPEUR 1

– Amoché comme tu dois l’être, tu tirerais même
pas une marmotte... Arrêtons de déconner, tu veux: ton
truc est irréalisable.

(Silence.)

GRIMPEUR 1

– J’ai froid et j’ai mal. Depuis combien de temps suis-je là?

GRIMPEUR 2

– Tu pourrais dire: depuis combien de temps *nous* sommes là; tu vois, tu ne penses qu’à ta petite personne!

GRIMPEUR 1

– Pardon! je me demandais: depuis combien de temps *je* suis là parce que j’étais là *avant* toi et, si je suis tombé *avant* toi, c’est que je grimpais *devant* toi. En résumé, si on essaie ton idée, tu vois bien qu’il y a mille raisons pour que je monte *sur* toi.

GRIMPEUR 2

(*Il grince des dents.*)

– J’ai rarement rencontré un aussi sale type que toi. C’est effarant: quand je pense que, dans les romans, on dit que la montagne élève les sentiments, rapproche les hommes, qu’ils sont membres d’une grande famille. Foutaise! T’es qu’un fumier!

Scène 4

(Même décor. Les premières lueurs de l'aube concurrencent l'éclairage sélénite.)

GRIMPEUR 2

(Il gémit.)

– Je ne sens plus mes pieds...

GRIMPEUR 1

– Moi, c'est les mains... Quel froid, c'est intenable. Si seulement quelqu'un pouvait nous voir d'en bas.

GRIMPEUR 2

– Habillés comme nous sommes, nous n'avons aucune chance : tu n'as pas un foulard rouge ou vert ?

GRIMPEUR 1

– Non. C'est idiot : j'ai choisi mes vêtements pour me fondre à la paroi : une première nocturne, on doit la faire en gris, n'est-ce pas ?

GRIMPEUR 2

– Moi, c'est pareil : si seulement j'avais mis la tenue fluo que Chantal m'a offerte pour mon anniversaire !

GRIMPEUR 1

– Elle s'appelle Chantal?

GRIMPEUR 2

– Qu'est-ce que ça peut te foutre : tu n'essaierais pas de me doubler sur ce terrain-là aussi, par hasard?

GRIMPEUR 1

– T'es fou, je ne la connais même pas, ta greluche!

GRIMPEUR 2

– C'est pas une greluche!

GRIMPEUR 1

– Ta pouffiasse, si tu préfères!

GRIMPEUR 2

– Dis donc, tu veux ma main dans ta gueule?

(Il se met à pleurer.)

– T'es vraiment méchant : tu pourrais au moins respecter une future veuve. Quand je pense que je suis tombé sur un type comme toi.

GRIMPEUR 1

– *Tombé!* t'as le mot pour rire. Bon, d'accord, je ne lui veux pas de mal à ta mignonne; c'est sûrement

une chouette nana ; mais, alors là, excuse-moi, tu aurais mieux fait de rester dormir à ses côtés, cette nuit !

GRIMPEUR 2

(Soupirs.)

– Tu as sans doute raison... Pauvre Chantal : où retrouveras-tu un type comme moi...

GRIMPEUR 1

– Ça, je ne lui souhaite pas !

GRIMPEUR 2

– Oh zut ! on ne va pas recommencer. Je ne sens plus mes jambes : partir en chaussons d'escalade, en plein hiver, et en short ! Quelle folie !

GRIMPEUR 1

– Moi, j'ai été prévoyant : j'ai mis un collant de soie... Mais j'ai oublié mes gants et mon pull. Putain de Dieu : je sens plus mes bras.

GRIMPEUR 2

– Grimper léger pour économiser ses forces et gagner du temps. Quelle foutaise ! On est fait comme des rats !

GRIMPEUR 1

– Si seulement tu avais été un peu plus coopératif, on s'en serait peut-être sorti. Maintenant, c'est trop tard : avec mes bras gelés, je ne pourrai jamais me hisser sur ta corde.

GRIMPEUR 2

– Elle est bien bonne, celle-là. C'est *moi* qui ai eu l'idée et c'est *toi* qui as refusé d'y participer, sous prétexte que j'allais te laisser en plan. Eh bien, maintenant qu'on est cuits tous les deux, je peux bien te le dire : je n'aurais même pas essayé de te tirer de là ; je serais allé au sommet. J'y serais déjà ! Un coup d'œil sur le lever du soleil et hop ! en petites foulées jusqu'au glacier et la vallée. Et là, mon vieux : je n'aurais même pas parlé de toi, parce que mes droits exclusifs, envolés ! Tu comprends ?

GRIMPEUR 1

– On est deux salauds, vraiment. Ce que tu viens de dire, c'est exactement ce que j'aurais fait.

(Silence prolongé.)

GRIMPEUR 1

– Adieu, fumier.

GRIMPEUR 2

– Crève, salope!

*(Le soleil se lève pour de bon,
tandis que leurs têtes s'inclinent lentement.
Ils meurent.)*

Rideau

Première édition : Deleatur, 1988.

Deuxième édition : Ginkgo 2002.

Dialogue au bout du fil a été créé par Michel Jullien
et Vincent Bel à L'Argentière-la-Bessée en 2004.

Le texte fait partie du spectacle de Denis Déon,
Les cimes improbables,
produit par la Compagnie BlÖffique
et la Comédie de Valence en 2010.

Aubergenville 2000



Un an plus tôt, les panneaux le long de l'A13 auraient fait rire :

*« Aubergenville 2000,
le ski nature aux portes de Paris »*

Ce n'était pourtant ni un canular ni un poisson d'avril : le 1^{er} janvier 2001, la file de voitures avec porteskis sous le tunnel de la Défense, il n'y avait pas erreur d'aiguillage !

*

* *

Tout avait commencé le 1^{er} janvier 2000. Alors que la France entière fêtait (avec un an d'avance) l'arrivée du troisième millénaire, une nouvelle montagne naissait à Aubergenville, à quarante kilomètres de Paris : imperceptible poussée de la croûte terrestre, ni volcan ni séisme, un simple bouton de fièvre, avaient expliqué les spécialistes – les Alpes en miniature, avec croissance régulière au rythme de 5,46 m par jour (l'année étant bissextile), 22 cm à l'heure, 3,5 mm à la minute : le paysage avait pris en une année 2 000 m d'altitude ! La population locale n'avait guère souffert, s'adaptant plutôt bien à cette ahurissante poussée de la terre natale.

Au dernier jour du second millénaire, les experts estimaient que la croissance du bubon terrestre était achevée : le sommet ne dépasserait donc pas les 2 177 m. Le phénomène était d'ailleurs circonscrit : le quartier d'Élisabethville, en bordure de Seine, demeurait de plain-pied avec le plancher des vaches, ainsi que la voie ferrée, l'usine Renault et l'autoroute. La montée à Aubergenville 1200 (l'ancien bourg, devenu alpestre) s'effectuait par une draille non goudronnée et retapée quotidiennement. La végétation s'acclimatait ; un farceur avait même planté du génépi et des edelweiss. Un couple d'aigles, quelques marmottes et chamois surnuméraires avaient été lâchés dans le nouveau massif qui, dès le mois d'octobre 2000, alors à la cote 1600, se couvrit d'un manteau blanc prometteur ; quelqu'un eut alors l'idée de transformer la riante cité du val de Seine en coquette station de ski à la mode : emplois à la clé pour les jeunes, formation express au secours en montagne pour les futurs responsables de la station, installation d'un premier télésiège début décembre, la technique et l'organisation avaient fait merveille : l'ouverture était prévue pour fêter dignement ce 1^{er} janvier 2001.

La nouvelle station promettait : la petite église capuchonnée de neige, les gamins bottes fourrées descendant les pistes de luge, les premiers visons (version prêt-à-porter) à la terrasse de *l'Auberge en ville*, rebaptisée *Le Chalet*, l'ancienne mairie reconvertie en gare de télésiège et galerie commerciale...

Rédac'chef de « *Vertigo*, la revue de toutes les montagnes », je figurais sur la liste des invités à l'inauguration de la station francilienne.

*

* *

À l'embranchement de l'A14 et de l'A13, le pic d'Auber surgit comme un décor carton-pâte au-dessus de la morne plaine : une montagne comme dans les livres d'images pour enfants, à la fois pentue, ronde, pointue et majestueuse ; son panache de neige la coiffe d'un bonnet rigolo. Déjà, les jambes me taquent : je rêve de conquête – même si, chaque matin, le nouveau sommet attire de nouveaux conquérants... Un « local » a déjà à son actif vingt premières et figure dans le *Livre des records*.

Les officiels m'accueillent, piétinant la neige sale.

– Bon voyage ?

– Les derniers kilomètres sont assez éprouvants, mais ça vaut le détour !

On se serre les mains.

– Nos altimètres n'ont enregistré aucune poussée depuis minuit ; les experts ont probablement raison : le pic d'Auber est parvenu à maturité.

Le maire rayonne. Je lui tapote l'omoplate.

– Si vous permettez, je vais me dégourdir les planches...

*

* *

Peaux de phoque et couteaux en Ile-de-France. Devant moi, quelques accros de la rando paradent, équipés de neuf au Vieux Rampeur: exercices ARVA, boussole, conversion amont, j'en passe. Je remonte la file – un salut bref de la tête, comme des pros.

J'ai hâte d'être au sommet: un point de vue unique sur l'agglomération parisienne! Les télésièges s'arrêtent à la cote 1700. Au-delà, *terrae incognitae*, de vastes étendues immaculées, loin des pistards.

En forme, j'avale les itinéraires balisés en une heure. Me voici au pied de la fraîche: 50 cm d'une neige légèrement ouatée, crissant sous les planches. Le panorama s'élargit: au pied, dans la grisaille polluée, les cités suburbaines; plus à l'ouest, l'agglomération rouennaise et, à l'horizon, le trait bleuté de la mer: le pic d'Auber propose son paysage comme un cours de géo, impeccable!

Seul au monde, arpentant les derniers espaces vierges... Je défaillerais presque de bonheur: un chamois bondit devant moi et se réfugie dans un des immeubles d'Acosta, sentinelle désertée du monde urbain. Plus haut, un roc brut, comme une lame de couteau, fend le ciel et dégouline de glace.

Les trois cents derniers mètres, je les savoure comme une aventure himalayenne, me fauflant entre rocs

indentés, fragments de béton hissés par le hasard des poussées, hêtres majestueux enracinés dans le miracle. Des mini-vallées, des ruptures de pente, des corniches en devenir : c'est bien « ma » montagne, mais neuve, prodigieuse.

Je parviens enfin au sommet ; les derniers mètres se grimpent à la pépère dans la caillasse. Une petite fumée sort d'un trou tout rond. Machinalement, j'y enfonce un bâton de ski et j'entends un drôle de bruit, comme une chambre à air qu'on dégonfle.

Je crois que j'ai fait une bêtise...

Première édition : Deleatur, 2000.

Deuxième édition : Ginkgo 2002.

Pierre Charmoz

Serait né, selon des témoins dignes de foi, dans une crevasse en 1979. La parution en 1982, aux éditions de la Brigandine, de son premier roman, *Cime et Châtiment*, mit en émoi le petit monde de l'Alpe. Pour la première fois dans l'histoire de la littérature montagnarde, on osait faire des rapprochements entre pitons rocheux et objets du désir. Celui qui le premier « a planté son piolet d'alpiniste dans la littérature érotique » (*dixit* René Siestrunck) récidiva en 1985 avec *La Montagne à seins nus*, petite rareté typographique parue aux éditions Deleatur, aujourd'hui fort recherchée des collectionneurs; cet ouvrage fit l'objet, en 1996, d'un article de fond dans la très officielle revue *Babel*, publiée par l'Université de Toulon. Le 14 juillet 1985, Pierre Charmoz organisa une séance de dédicaces de *La Montagne à seins nus* au sommet du dôme de Neige des Écrins, à 4015 m d'altitude – ce qui fait probablement de lui l'écrivain le plus haut (sinon le plus grand!) de sa génération...

Afin de fêter dignement le bicentenaire de la première ascension du mont Blanc, Charmoz récidiva en 1986 en publiant aux éditions Jacques Gendrault un malicieux pastiche de roman libertin façon fin XVIII^e,

relatant la première grimpette de la cime convoitée... par deux demoiselles dans le plus simple appareil : *l'Héroïque aventure d'Henriette de Tourville sur la cime du mont Blanc*. L'ouvrage fut présenté à Chamonix en parallèle des festivités officielles... ce qui engendra quelques quiproquos réjouissants !

Nonobstant ces trois romans, réédités en 2001 par les éditions Guérin (rehaussés à cette occasion de superbes illustrations de Michel Guérard), Pierre Charmoz commit un certain nombre de nouvelles, souvent insolites, toujours vivifiantes, publiées ici et là au gré des circonstances. Ce recueil regroupe les plus significatives de cet art singulier de la *transposition* littéraire pour lequel Pierre Charmoz semble nourrir une prédilection toute particulière.

Un roman inédit, *le Vampire de Wall Street*, écrit avec le Studio Lou Petitou – repaire de vampires patenté – paraîtra en 2010 à l'enseigne de Sous la Cape.

Bibliographie

- Cime et Châtiment*, La Brigandine, Paris, 1982, rééd. Guérin, Chamonix, 2001.
- Calembour*, éd. du Fourneau, Paris, 1984.
- Véridique relation de la première ascension népalaise de la tour Eiffel*, suivi de *L'Indicateur Bertrand*, ill. Phil Frib, Deleatur, Angers, 1984. Rééd. Ginkgo, 2002.
- La Montagne à seins nus*, ill. Jacques Abeille, Deleatur, Angers, 1985, rééd. Guérin, Chamonix, 2001.
- L'Héroïque Aventure d'Henriette de Tourville sur la cime du mont Blanc*, J. Gendraul éd., Chamonix, 1986, rééd. Guérin, Chamonix, 2001.
- Dialogue au bout du fil*, Deleatur, Angers, 1987. Rééd. Ginkgo, 2002.
- Mon Bicentenaire*, ill. Ramón Alejandro, Deleatur, Angers, 1987.
- Notes d'exploration dans les monts du Lieu commun*, Le Léopard, Toulouse, 1988. Rééd. Ginkgo, 2002.
- «Première Ascension de Dieu par la face nord», in *Passages*, Glénat, Grenoble, 1988. Rééd. Ginkgo, 2002.
- Les Contes de Ricou*, ill. Anne-Françoise Couloumy, Le Polygraphe éd., Angers, 1991.
- L'heroica aventura d'Henriette de Tourville*, L'Aixernador edicions (trad. en catalan), Argentona, 1991.
- Chamonix à travers les âges. 1. L'ère glaciaire*, Deleatur, Angers, 1993.
- Cima y Castigo* [trad. de *Cime et Châtiment* en espagnol], Desnivel, 2003.
- [Avec Jean-Gabriel Ravary] *La Montagne cent dangers*, le Polygraphe, 2009.
- [Avec le Studio Lou Petitou] *Le Vampire de Wall Street*, Sous la Cape, 2010.

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes



Sous la cape

« En quelques mots, Victoramélie m'expliqua que, tous les sept ans, un concours anthropippique était organisé en vue d'élire le Grand Jockey. Les candidats se rangeaient sur la ligne de départ et les Poidecentaures, dans les tribunes, lançaient les paris.

Le premier arrivé était nommé Grand Jockey, le deuxième Vice-Grand-Jockey, le troisième Premier Étrilleur. Les Poidecentaures qui avaient donné la combinaison dans l'ordre étaient élevés au grade de courtisans; ceux qui l'avaient eue dans le désordre bénéficiaient de dégrèvements fiscaux. »

De l'extase comme moyen de transport intersidéral...

Alors qu'il fait l'amour avec son amie Anne, Jules connaît un tel orgasme qu'il se retrouve sur Baratin, une planète étrange, habitée de créatures mi-humaines mi-chevalines.

Les humains y sont utilisés comme nourriture (les Viandéphèbes) ou sex toys (Hommobjets), les plus chanceux devenant les cavaliers des Poidecentaures.

Jules parviendra-t-il à sauver la belle Ténia et à quitter ce monde cauchemardesque avant d'être transformé en chair à saucisses ?

Écrit en 1982, ce roman inclassable et dérangeant devait figurer au catalogue de la mythique collection « la Brigandine », qui cessa de paraître cette année-là.

« Jules Veine écrit vraiment n'importe quoi, mais quel talent ! » (H. Barbe)
« Le portrait à la truella qu'il dresse de moi est plutôt flatteur. »
(Un académicien célèbre.)

« Je ne regrette pas mes douze euros. L'héroïne est craquante, surtout quand elle sort du congélateur. » (Un lecteur.)

12 euros

Photo: Michel Guérard.



Jules Veine

Né en 1953.

Jules Veine développe une œuvre roborative centrée sur les péchés capitaux.

Après *l'Atour infernal* traitant du péché d'orgueil, paru en 1982 aux éditions de la Brigandine, voici le livre consacré à la luxure et à la gourmandise.

Jules Veine est le fondateur, avec Hurl Barbe et quelques autres sacripants, d'un courant littéraire novateur : le *n'importe quoi-isme*.

Patrick Boman

Des nouilles dans le cosmos

Illustrations de Thierry Vernet



Sous la cape

« À la suite du changement brusque intervenu dans ses habitudes alimentaires, Grull a la diarrhée et des furoncles agrémentent son visage. Peu athlétique, il ferait pitié si les épaulettes de sa veste n'étaient bien rembourrées. Grull est un rescapé du front de la production, où il a combattu en première ligne, avec cisailles et burin. Il a participé, sur Terre, à la rénovation de la carcasse d'astronef et jouit à ce titre d'un reste de prestige (en érosion rapide). Son admiration pour les rêveurs-propulseurs, dont il serait en peine d'imiter les talents, est forte. La grande amitié qu'il affiche pour Farîda n'est peut-être que mots et Ming est l'objet de transports excessifs et le sujet de mainte pensée. Grull adore Yuk le crado, copine avec Alb le rat de bibli, mais Cri le disciple est par lui traité en con. Basta. »

Planètes de poussière et de ferrailles, de la SF déglinguée...

Embarqués dans un astronef de fortune, Aro, Ming, Grull et leurs compagnons découvrent tour à tour Véga-7 et ses crypto-pharaons, Nada l'orgueilleuse cité-monde bureaucratique, Dnih la vaporeuse... et croisent une faune intergalactique d'Arcturiens, de Gu et de camelots pittoresques. Des oniro-propulseurs (rêveurs professionnels) fournissent l'énergie nécessaire au déplacement de vaisseaux passablement vétustes.

Premier roman de Patrick Boman, écrit en 1984 et jusqu'alors inédit, *Des nouilles dans le cosmos* interroge le réel (frelaté) par la métaphore du voyage galactique.

Thierry Vernet, l'inoubliable compagnon de Nicolas Bouvier, qui illustra magnifiquement *l'Usage du monde*, avait conçu un chemin d'images pour ce texte sans équivalent, dont vous trouverez ici les traces.

20 euros

Patrick Boman est né en 1948 à Stockholm.

Voyageur impénitent, d'une curiosité universelle, Patrick Boman est un observateur aigu des mœurs de ses contemporains et un moraliste distancé, exprimant dans des récits à la fois truculents et profonds une vision du monde d'un humanisme teinté de pessimisme.

Outre la série policière « Peabody », aux éditions Picquier, qui met en scène un officier de police de l'Empire des Indes très peu « politically correct », il est connu pour ses récits de voyage (*Retour en Inde*, Arléa) et ses essais (*Boulevard de la flibuste. Nicaragua 1850-1860*, Ginkgo ; *Dictionnaire de la pluie*, le Seuil).

Sous la cape

collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-122-4

Achévé d'imprimer en février 2010
sur les presses de Laballery (58500 Clamecy)

Dépôt légal le 29 décembre 2010.

Tirage limité à 200 exemplaires,
non numérotés

